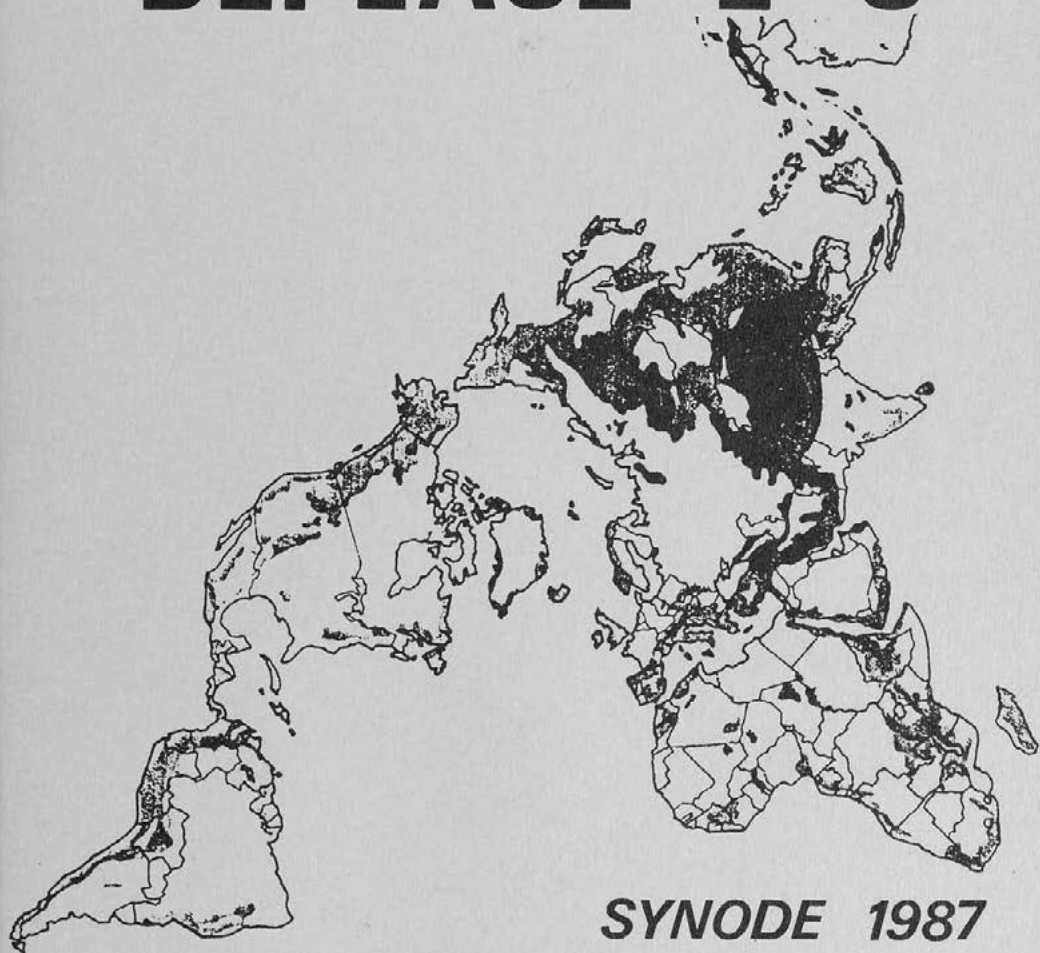


ISSN 0254-3700

DLP 27-7-87497016

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

DÉPLACÉ-E-S



SYNODE 1987

RENCONTRE NATIONALE FRANCE

BULLETIN INTERNATIONAL

trimestriel
juin 1987

30

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

14, rue Saint Benoît - 75006 Paris
Tél : 42 61 78 21

Bulletin international

SOMMAIRE

<u>Dossier "Déplacé-e-s"</u>	3
Entretiens de trois Portugais	4
- d'une Ivoirienne	6
L'exil, le couple et la famille	10
Les femmes asiatiques contre l'esclavage sexuel, <i>N. Iyori</i>	12
<u>Dossier Synode</u>	
Du synode 85 au synode 87, la question des femmes à l'ordre du jour, <i>Ian Kerkhofs</i>	15
Participation et promotion de la femme vues par l'Instrumentum laboris	18
Canada, <i>Annine Fortin</i>	19
Asie	19
<u>FHE-France</u>	
Rencontre Nationale 1987, <i>Jean-Pierre Leconte</i>	20
La vie des groupes (13ème arrondissement Paris), <i>H. Charrier</i>	24
<u>Dossiers actualités</u>	
Feminine Voices in Asian Theology, <i>Pierre Deiooz</i>	26
Des femmes en appellent aux pasteurs de l'Eglise, <i>M.T. van Lunen Chenu</i>	27
Les religieuses américaines, signe de contradiction ou signe des temps ? <i>Irène Woodward</i>	29
Féministes à l'Université, Evolution et enjeux, entretien, <i>C. Halkes et H. Meyer-Wilmes</i>	31
<u>Avez-vous lu ?</u>	
Ils se sont mariés ... et après ? <i>Julien Potel</i>	36
L'homme interdit, <i>Jeannine Marroncle</i>	38
La parole ensevelie, <i>Marie-Paule Desfossez</i>	40
Fortune et infortune de la femme mariée, <i>Fr. de Singly</i>	41
Donna e chiesa, la testimonianza di Giovanni Crisostomo, <i>Cettina Militello</i>	42
La foi qui reste, <i>Jean-Claude Barreau</i>	43
Les divorcés remariés, <i>Michel Legrain</i>	44
<u>Actualités</u>	45

Ont contribué à la rédaction de ce bulletin :

F. Ancellin, V. Bibé, B. de Dinechin, G. Dutey, H. Fabry, M. Moreau, J. Padis.

Ce numéro 30 FF ABONNEMENTS 1987 (partant de
janvier)
France 100 F, Europe 115 FF, Autres pays 125 FF
A verser à FHE, 14 rue St Benoît, 75006 Paris
CCP : 16 12 25 A Paris

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173
Réalisation : Imp. La Vie Nouvelle, 67 rue de Dunkerque, 75009 Paris
Dépôt légal : 2^e trimestre 1987

Lettre-éditorial à une abonnée
qui ne se réabonne pas cette année.

Dix jours de voyage pour votre lettre. La voici arrivée.

Bonjour,

Le propos de FHE est radical et nécessaire dans l'Eglise institutionnelle. J'ai personnellement mené des batailles mais n'ai pas vécu le dés-aveuglement des autres femmes, encore moins des hommes et prêtres, là où j'étais. J'en ai souffert dans ma sensibilité et me suis sentie seule. Je pense que "l'arrièrage" des mentalités dans l'Eglise institutionnelle est plus considérable et pesant que dans la société en général où des reconnaissances de droit sinon de fait, se font, alors que dans l'Eglise c'est la reconnaissance première de droit qui n'est pas faite au niveau conscient et inconscient. (...)

Vous avez pris de longues minutes pour nous écrire. Pourquoi ne pas faire entendre votre parole aux autres abonnés? A ce point de votre lettre où vous faites état de personnes et institutions du Québec, et de vos motivations plus personnelles, nous avons écouté mais n'en ferons pas état ici. Mieux vaut sans doute prendre le temps de relire ces premières lignes et de laisser se rejoindre, si cela est possible, ce qui a des chances de nous être commun et pourtant si propre à chacun/e. Et de lire la suite.

Partout où je serai, je demeurerai femme, digne, consciente que nous sommes dans l'Eglise institutionnelle des négresses (blanches) et je dénoncerai l'oppression : mais ce n'est pas ma vocation que ce soit le centre de mon activité de prière et de réflexion théologique. Je pars bientôt ... pour quelques années, d'où la raison du non renouvellement de mon abonnement. Mais les numéros acquis restent et je les prête parfois à des prêtres, à des femmes pour étoffer leur réflexion dans la lutte pour le partenariat et aussi pour leur faire savoir - à défaut de sentir, qu'elles-ils ne sont pas seul-e-s.

Rien qu'un synode sur les laïc-que-s, tenu par des évêques, est une aberration, une absurdité qui me bouleverse le cœur et l'esprit. (...)

Nous voici fortement interrogés. Dans notre projet de critique sans concession dès lors que le sexisme est à l'œuvre, notre désir, avec ou sans illusion de notre part, de souligner tous les efforts qui pourraient pierre par pierre nous rapprocher d'un partenariat digne de ce nom en Eglise, peut-être en venons-nous à ne plus vous entendre, d'autres aussi sans doute, et sans le vouloir, à contribuer à ce que vous finissiez par vous taire.

Merci d'achever votre lettre d'un "*puisque c'est votre voie FHE, courage et bonne route*".

Au revoir et au plaisir de vous lire si vous le souhaitez un jour prochain. Autrement si cela est mieux !

La mise à jour 1986 de notre

bibliographie

«L'Eglise et les femmes»

sera disponible fin juillet (20frs).

Elle vient compléter les années 1975-1985 désormais présentées sous forme de brochure.
(voir FHE n° 27, p. 41.

La deuxième rencontre du

CONSEIL INTERNATIONAL DU BULLETIN

a eu lieu à Paris les 9 et 10 mai 1987. Le tour d'horizon des préoccupations de chacun/e des membres présents, les critiques et suggestions sont le gage d'une collaboration dont les pages du Bulletin ont déjà tiré grand profit. La publication de documents "Femmes et Hommes dans l'Eglise" est mise à l'étude et permettra de communiquer des productions trop importantes pour le Bulletin et d'intérêt plus restreint selon les divers domaines. Chaque abonné/e, chaque groupe peut alerter l'équipe de rédaction, dans l'attente de la désignation (prochaine ?) d'un/e responsable des publications de FHE.

Ce numéro doit beaucoup aux productions récentes de Pro Mundi Vita. Femmes et Hommes dans l'Eglise exprime avec joie sa gratitude aux responsables de cette revue.



MINISTRIES AND COMMUNITIES
MINISTÈRES ET COMMUNAUTÉS

Déplacé-e-s, non seulement les hommes et les femmes, mais encore leurs relations, les habitudes, leur environnement.

Il est difficile de trouver exprimée cette préoccupation dans une production pourtant très fournie. Souvent les questions du racisme, de l'exploitation économique, de la lutte pour les droits, la domination culturelle, les différentes formes de colonisation sont présentées à ce point tellement plus urgentes que les relations hommes-femmes (couple, fratrie, etc...) sont renvoyées au second plan, quand elles ne sont pas purement et simplement effacées.

Les pages de ce dossier n'ont pas d'autre but que d'ajouter aux multiples études ce point de vue si souvent sous-estimé.

Trois jeunes Portugais, une Ivoirienne vivant en banlieue parisienne s'expriment ici pour la première fois "en public". Un couple d'exilés politiques, chiliens, amis de FHE, plus rompus à la mise en forme de l'analyse, nous livrent leur réflexion de couple et de parents. Le dossier "Les femmes migrantes revendiquent leurs droits - Nairobi et après Nairobi", nous donne l'occasion de porter attention à des voix plus rarement écoutées en Europe.

Ces pages amorcent une réflexion et ouvrent des questions que le dossier "Déplacé-e-s" est bien loin d'épuiser. Il est utile de rappeler d'autres pages antérieures du Bulletin, notamment l'entretien d'Irène Martins dans le n°22, pp. 12-15.

D
É
PL
A
CÉ
-
E
-
S





Entretiens

*Angela a vingt ans.
Née au Portugal, venue en
France à l'âge de deux ans,
elle y a vécu jusqu'à
dix-huit ans.
Elle est en seconde année
de faculté.*

*Vous avez parlé des sorties entre filles
et garçons. Pensez-vous qu'on accorde
à la fille et au garçon la même liberté
de sortie ?*

Ah non ! Et particulièrement les parents portugais. Ils surveillent toujours la fille, de peur qu'il lui arrive quelque chose et ils n'en font pas autant avec le garçon. Je crois que la fille en France a plus de liberté qu'au Portugal. Mais même les parents portugais, qui vivent en France, n'accordent jamais à leurs filles le même degré de liberté que celui des filles françaises. Que ce soit le père ou la mère. Les femmes ont aussi cette mentalité par rapport à leurs filles. Ma mère se faisait toujours beaucoup plus de soucis pour moi, que pour mes frères, de peur qu'il m'arrive quelque chose et considérait que les hommes avaient plus de droits, qu'ils étaient supérieurs. Maintenant ce n'est pas pareil. Elle a vécu en France et cela a fait changer sa mentalité. Elle s'est laissée imprégner par la mentalité française et elle ne voit plus l'homme comme quelqu'un qui commande et à qui on doit toujours se soumettre, devant qui se mettre à ses genoux. C'est bien qu'elle change. Il est temps que la femme cesse d'être soumise à l'homme.

(à suivre p.6)

*João a vingt et un ans.
Né en France, il habite
depuis trois ans au
Portugal, en milieu rural,
près de Braga.*

*Pensez-vous que pour les hommes et
les femmes qui ont vécu en France,
les choses sont différentes ?*

Au niveau de la famille, les hommes français aident beaucoup à la maison. Les Portugais non ; ou très peu. En France, les hommes sont déjà habitués à aider à la maison, tandis que ce n'était pas le cas au Portugal. Le travail de la maison ce n'était pas leur problème. Ça les agaçait. Mon père dit qu'avant d'émigrer il n'avait jamais fait ça. Mon père aide beaucoup ma mère, mais il ne va jamais faire des achats au marché. En France, il accompagnait ma mère en voiture et elle faisait des achats. Mais ici, au village, ce serait trop s'afficher alors il l'évite. Par contre en ville, au Portugal, on voit des hommes faire les achats, la cuisine, la vaisselle, s'occuper des enfants et partager le travail avec leur femme à la maison. Moi, par exemple j'arrange ma chambre, je fais la vaisselle et la cuisine quand il faut, j'aide beaucoup ma mère et ma soeur. J'ai appris ça en France. Mes voisins et amis le faisaient, je le faisais aussi et maintenant ça va de soi.



Fernanda a vingt et un ans. Née en France, elle est venue au Portugal où elle fait des études de gestion d'entreprise.

Pensez-vous que l'immigration a permis un changement dans les mentalités ?

Oui, je le vois par rapport au comportement de mes parents à notre égard, dans les relations entre mon père et ma mère. Mon père commandait, maintenant ce n'est plus pareil. Par exemple, mon père aide maman à faire la vaisselle et n'a pas sur elle la même emprise. Il n'aime pas qu'elle sorte toute seule, mais il aime sortir avec elle. Toutefois, ma mère aime beaucoup se trouver seule avec ses soeurs et quand il dit "je sors avec toi" elle lui répond : "non tu restes à la maison, ou tu vas où tu veux, parce que moi je veux sortir toute seule". Et, il accepte. Je suis sûre que s'il n'avait pas vécu en France, il n'aurait pas cette mentalité. De même par rapport à moi-même. Il y aura, bientôt quatre ans, que je suis rentrée au Portugal avec mon frère, qui est beaucoup plus jeune que moi. Nous sommes venus tout seuls et nous avons vécu ici deux ans tous les deux, tandis que mes parents étaient restés à Paris. Je suis sûre, que s'ils n'avaient pas vécu en France, ils n'auraient pas permis ça. Surtout mon père ! Cela ne veut pas dire qu'il me surveille trop, mais c'est peut être

(à suivre p.7)

Trois jeunes, Portugais de Braga et ses environs, deux filles, un garçon, tous trois venus ou revenus au Portugal après un long séjour en France.

Ces jeunes ne se connaissent pas.

La présentation, en parallèle, de leurs réflexions donnera la possibilité de comparer la façon dont ils ont répondu. Certaines convergences surprendront et délogeront de leur place quelques idées toutes faites.



PORTUGAL



Vous parlez du changement de mentalité par rapport aux femmes. Et par rapport aux hommes ?

Il est toujours plus difficile, pour les hommes, de changer parce qu'ils se sentent perdants à cet égard. Néanmoins, ils ont fait quelques changements depuis le séjour en France. Mais il faut tenir compte de leur éducation au Portugal où l'homme a toujours eu une position de supériorité par rapport à la femme. Celle-ci était là pour le servir et s'occuper de la famille.

En France l'homme portugais a pris des contacts avec d'autres façons de se comporter, d'autres types de relation entre l'homme et la femme. L'homme portugais aide parfois sa femme à faire la vaisselle, la cuisine, l'accompagne pour faire des achats etc... Même s'ils ne le font pas tous les jours, ils le font plus souvent qu'auparavant. Quelques-uns l'ont appris parce que c'était un besoin pour eux-mêmes. Au début de l'immigration portugaise en France, beaucoup d'hommes ont vécu seuls, comme ça ils ont été obligés de faire les choses sans pouvoir compter sur leur femme. Cela a fait quand même un terrain d'expérience. Mais ce qui est drôle, c'est qu'en rentrant au Portugal, et surtout s'ils retournent au village d'origine, ils ont souvent tendance à adopter les comportements d'autrefois, cependant pas avec la même exigence. Par contre, s'ils viennent habiter en ville les choses se maintiennent, parce qu'en ville, également au Portugal, les hommes à la maison font beaucoup de choses qu'ils ne faisaient pas autrefois. La femme n'est plus regardée de la même façon.

(à suivre 2e colonne)



Et par rapport à l'Eglise ?

Oh ! Je crois que la femme n'a pas toujours la même place que l'homme. Mais j'aimerais bien voir une femme devenir curé. D'ailleurs, je ne comprends pas cette attitude de l'Eglise, pourquoi un curé c'est toujours un homme et jamais une femme. Les hommes n'ont aucun privilège de nature, c'est la mentalité qui oppose des résistances. Et les femmes, elles-mêmes, sont tellement habituées à voir un homme comme curé, qu'elles ne pensent pas à changer les choses. On y est habitué, mais un jour ça peut changer. Si une femme dans la société civile fait également ce que fait un homme, pourquoi ne le ferait-elle pas dans l'Eglise ?



parce que je ne sors pas beaucoup. En France, j'ai toujours été une fille de maison. A cet égard, je sors beaucoup plus au Portugal qu'en France. Peut-être qu'il se dit "c'est une fille, mais j'ai confiance en elle, je peux la laisser sortir". Moi je dois dire que la France ne me manque pas, je sors davantage ici qu'en France et je vis un autre style de vie sociale. Mais je reconnais que le séjour en France a exercé un rôle important; mes parents ont pris contact avec d'autres types de comportement et cela n'aurait pas eu lieu, s'ils étaient toujours restés ici, et surtout renfermés dans les murs du village. En ville c'est différent, et je vois que même à Braga qui n'est pas une grande ville, on a quand même plus de liberté. Le fait qu'en rentrant on vienne habiter en ville, aide aussi à ce changement. Cela ne veut pas dire, qu'ils ne gardent pas encore une mentalité d'exigence différente pour l'homme et pour la femme. Par exemple, pour le travail de la maison, ils exigent de moi des choses, qu'ils n'exigent pas de mon frère. Mais celui-ci de temps en temps, range sa chambre, fait la vaisselle, mais quand même ma mère est toujours prête à le faire s'il ne le fait pas.

A Braga les catholiques sont encore très pratiquants ... dans ce contexte comment voyez-vous les relations des hommes et des femmes dans l'Eglise ?

Ah là, c'est encore pire. Les femmes font beaucoup de choses dans l'Eglise, mais elles ne prennent jamais des places plus importantes. Par exemple, elles ne peuvent jamais devenir prêtres. Je ne vois pas où est le fondement de cette discrimination encore plus accentuée que dans la société civile. J'aimerais bien voir une femme prêtre et je pense qu'elle se sortirait très bien de l'affaire.

On en lit des choses sur les murs!...
Récemment, j'ai lu sur un mur:
«Le Portugal aux Portugais!»
C'est comme si l'on mettait:
«La Suisse aux Suisses!»
Ou:
«La France aux Français!»
Ce ne serait plus la France!
Le racisme, on vous fait une tête
comme ça avec le racisme!
Ecoutez...
J'ai un ami qui est xénophobe.
Il ne peut pas supporter
les étrangers!
Il déteste à tel point les étrangers
que lorsqu'il va dans leurs pays,
il ne peut pas se supporter!

Xénophobe - Raymond Devos



"Sève - Eglise aujourd'hui",
n° 488, mai 1987.

*Entretiens réalisés par
Maria Leandro Engracia,
Braga, février 1987.*



Entretien avec Adelaïde

- Qu'aimerais-tu garder de ta culture ?

Ne pas me compliquer la vie, rester simple, naturelle. Disposer de quelques meubles en bois blanc comme dans mon pays, m'habiller à moitié européenne, à moitié comme chez moi. Pouvoir sortir de chez moi, aller et venir, inviter des amis. J'ai l'habitude de faire des repas très copieux ; chez nous, on n'a pas besoin d'invitation pour se faire inviter, on fait toujours plus, si quelqu'un passe devant chez nous, on l'invite.

- Dans ta relation avec ton mari ?

Rien de ce que j'ai vu de mon père, il battait ma mère avec une queue de boeuf. Il lui a fait cinq enfants et puis il est parti avec une autre : il nous battait.

- Y a-t-il des choses que tu ne veux pas garder ?

L'éducation des enfants, je ne veux pas les laisser se battre. Là-bas c'est le père qui intervient, et quand on se battait avec des bâtons jusqu'à se faire très mal il attendait la fin pour nous taper avec des fils électriques (les chiquottes). Moi, je veux leur parler, les calmer, leur expliquer.

Dans mes disputes avec ma demi-sœur, mon père punissait non pas celle qui avait commencé mais celle qui répondait.

Je veux leur apprendre le respect, les gestes de salutations des vieux ou des plus jeunes adultes, qu'ils sachent faire le ménage, la vaisselle, pour qu'ils ne soient pas différents quand ils iront là-bas. Par contre, je ne veux pas de la machette pour mon fils, de toute façon, il n'aura pas de champ. Je ne veux pas qu'ils volent. Je vais apprendre beaucoup de choses pour mes enfants.

Les hommes en Côte d'Ivoire sont tous pareils, ils ne veulent pas se protéger (préservatifs). Si les femmes prennent la pilule, alors elles peuvent aller avec n'importe qui. Les femmes sont faites pour le marché et les enfants,

les hommes sont faits pour chercher les femmes et aller se promener. Il est interdit aux femmes d'acheter une voiture sans l'autorisation du mari.

Là-bas, tout le monde parle et croit ce qu'il entend. Si une femme est vue parlant avec un autre homme que son mari, on imagine qu'elle couche avec lui et les bagarres commencent.

Si un homme est amoureux d'une femme, il le dit par le regard ou par des compliments. Mais on n'imagine pas qu'une femme puisse être seulement amie d'un homme.

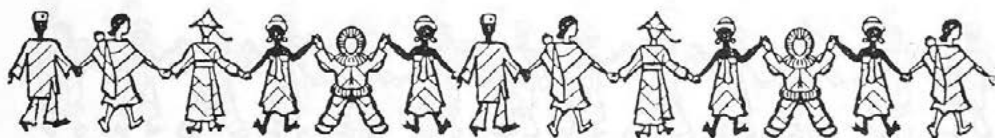
- Les communautés de femmes ?

Je n'avais pas d'amies, j'avais peur que tout ce que je raconte soit redit à d'autres. Quand j'avais du temps, j'aidais ma mère, et on allait au marché, on parlait un peu mais on était très pauvres. Il y avait un vieux dans le village voisin que j'aimais bien et que je voyais de temps en temps.

J'ai la chance d'être partie, d'avoir rencontré Emmanuel, je n'aurais pas voulu d'un Ivoirien. Il est gentil, quand il arrive les enfants l'attendent, moi, quand mon père arrivait, je restais dans un coin, j'avais peur.

C'est possible, si on veut on n'est pas obligé de rester malheureux toute sa vie. Ma mère m'a aidée, maintenant c'est moi qui l'aide, je lui envoie des mandats pour mes frères et sœurs. Elle se fait construire une maison en dur comme ici.

Dans cinq ans j'irai là-bas, je ferai des choses, je voudrais dire à mon père tout ce que je n'ai pas pu lui dire, ce qu'il ne faut pas faire avec sa femme et ses enfants. Il ne pourra pas me battre ou alors il aura à faire à Emmanuel. Quand j'étais petite, j'étais "la mauvaise" car je disais la réalité que mon père ne voulait pas entendre. Maintenant, je ne peux plus garder tout cela, sinon j'aurais un ventre comme ça. Et puis je reviendrai quand tout sera réglé pour mes frères et sœurs. Nous achèterons une maison à la campagne et je ferai pousser des radis, des tomates.



- *Ta relation avec ta fille ?*

Je veux que ma fille soit comme moi, qu'elle travaille. Quand mon père est parti, ma mère ne s'est pas laissé abattre, elle nous a élevés toute seule, elle tenait le restaurant, mais quand l'un de nous tombait malade, elle devait le fermer pour rester avec nous à l'hôpital. Mon père n'y a jamais travaillé et quand il revient, ma mère le sert, lui fait des plats comme si rien ne s'était passé. Elle n'a aimé que lui, c'était le premier mais elle ne veut plus coucher avec lui car elle ne veut plus d'enfants. Je crois que ce sont les enfants qu'elle aime le plus.

Elle nous a très bien éduqués, elle était stricte, mais juste.

A ma fille j'explique déjà un peu comment on fait les enfants. Là-bas on disait qu'ils sortaient par le nombril. Je lui dis que quand elle sera plus grande, je lui expliquerai tout exactement. Quand elle fait des bêtises, je la tape, mais si je vois qu'elle est ennuyée et qu'elle ne me le cache pas, alors je la gronde seulement. Elle pourra se marier avec qui elle voudra, un Ivoirien si elle veut, mais je serai toujours là pour la protéger.

- *Que penses-tu des femmes européennes qui veulent, pour réussir leur vie, avoir un bon mari et réussir professionnellement ?*

Je trouve que quelquefois elles exagèrent de vouloir que les maris fassent tout, le travail, la cuisine, soigner les enfants.

Si Emmanuel veut le faire je le laisse mais la cuisine, c'est moi qui la fait, d'ailleurs il n'aime pas la faire. Ils doivent attendre que ce soit prêt et je les invite à table.

- *Avec ta belle-mère ?*

Je ne suis pas non plus d'accord pour que l'on nous fasse des cadeaux importants, nous pouvons nous débrouiller tout seuls. C'est bien de partager mais pas de tout donner, sinon il faut mendier soi-même parce qu'on n'a plus rien.

Pour écouter/lire Adelaïde il sera utile de connaître sa propre surprise :

"se peut-il qu'un Bulletin comme Femmes et Hommes dans l'Eglise s'intéresse à ce que vit une Ivoirienne inconnue ?"

Surprise encore à la relecture de ce qu'elle avait dit dans l'entretien. Toutes ces informations rassemblées donnent un tour inhabituel à sa propre parole.

Surprise enfin d'Emmanuel, doublée d'admiration et d'approbation.

La rédaction choisit ce point de vue de l'étonnement et invite à en prendre le temps pour écouter Adelaïde.





L'exil, le couple et la famille

LE COUPLE

en exil est soumis à de grands changements dont les origines se situent plutôt dans la période précédant la migration forcée. Dans la plupart des cas un des partenaires, parfois les deux, ont été dans une ambassade, en prison, ou en fuite ..., les expériences quotidiennes n'étaient plus partagées, les rôles ont été restructurés et bien souvent c'est la femme qui a pris en mains sa vie, brisant ainsi les schémas ancestraux du "machismo" (1), et retrouvant en elle-même des forces jusqu'alors inconnues pour accomplir les tâches nouvelles (alimentation du budget familial, recherche du partenaire "disparu", démarches pour le faire sortir de prison, démarches administratives ensuite pour sortir du pays, etc...). L'exil est alors le moment des retrouvailles, après des périodes plus ou moins longues de séparation, périodes très importantes dans la vie des individus, souvent marquées par des expériences traumatisantes (prison, torture ...). Recommencer à vivre ensemble, dans une situation géographique et sociale différente, n'est pas toujours facile : il faut se faire aux nouveaux rôles, accepter les changements du partenaire. Ces problèmes ajoutés à l'insertion dans une situation nouvelle, aux codes sociaux différents, sont à l'origine de nombreuses ruptures de couples. D'autres se retrouvent pour recommencer, avec une force renouvelée, leur vie en commun.

(1) "Machismo" (de macho = mâle) : concept utilisé en Amérique latine pour caractériser la situation de dépendance et de soumission individuelle et sociale de la femme vis-à-vis de l'homme.

LA FAMILLE

Si les individus en tant que tels sont bouleversés par l'exil, la famille ressent aussi d'une manière très importante les nouvelles conditions de vie. Pour elle aussi l'exil est le moment des retrouvailles et des ré-adaptations internes des rôles. La famille qui se retrouve dans le pays d'accueil n'est pas du tout celle que le père ou la mère ont laissée avant d'aller en prison et elle ne sera plus jamais la même. Cette "nouvelle famille" est marquée par des événements qu'elle ne pouvait maîtriser : perte ou éloignement prolongé d'un de ses membres, chômage sans issue, déracinement, réduction de l'espace anthropologique ... Elle connaît ce que les mots insécurité, instabilité représentent : elle les a vécus. Si certains peuvent comprendre et rationaliser toutes ces agressions, d'autres en subissent seulement les conséquences, ce sont les enfants, les petits. Pour les nourrissons les problèmes paraissent toujours liés à la façon dont leurs parents ou leurs substituts maîtrisent l'angoisse, et on ne peut pas dire qu'il y a une problématique spécifique de l'exil pour eux, mais plutôt des réponses typiques à des situations de stress prolongées (présence de fièvre, diarrhées, anorexies ...). Pour les enfants pré-scolaires il semble aussi que la façon dont leurs parents vivent la situation d'exil soit déterminante : une atmosphère familiale très angoissée est difficilement supportée par l'enfant, qui doit de plus affronter les problèmes de communication verbale : la difficulté du bilinguisme est très fortement ressentie par ce groupe d'âge et surtout par ceux qui, au même moment font l'apprentissage de leur langue maternelle. Ces enfants-là ressentent aussi les pertes affectives et la



plupart du temps ne peuvent les exprimer. Toutes ces raisons, outre la nécessité d'adaptation rapide à la situation nouvelle (enfant qui doit aller à la garderie sans connaître la langue pour que ses parents puissent travailler ...) peuvent déclencher dans un premier temps des anorexies, du mutisme, des énurésies ... Mais en général ces réactions disparaissent dès que les parents surmontent leurs propres problèmes et ont la possibilité de s'occuper davantage de leurs enfants. Pour les enfants d'âge scolaire, aux problèmes ci-dessus s'ajoute celui du résultat scolaire : après avoir quitté un type d'école ils doivent se réinsérer dans un autre, avec le plus souvent un décalage soit dans les méthodes pédagogiques, soit dans la quantité et le type d'informations qu'ils reçoivent. Ils ont parfois une période de réinsertion critique marquée par des inhibitions scolaires et même des phobies. Pour les adolescents le problème est encore plus délicat : ils ont perdu leur monde au moment où les problèmes d'identité et de valeurs commencent à se poser ; leur crise est alors doublement difficile à surmonter. C'est ce qui explique chez eux des états de dépression qui rendent parfois plus critique leur réinsertion sociale. Mais, tout comme pour les autres tranches d'âge, il semble aussi qu'un milieu familial chaleureux soit déterminant pour les aider à surmonter la crise. Comme leurs aînés ils sont parfois très encouragés et soutenus par un engagement militant qui les pousse à profiter de ces années difficiles pour méditer sur le passé, et à travailler à se perfectionner dans le présent pour préparer l'avenir de leur pays. (...)

C. et S. C.

Texte complet in : *Foi et Développement*
"Le droit de vivre dans sa patrie",
 n° 56, avril 1978. Centre Lebret,
 39 bvd. St Germain, 75005 Paris.

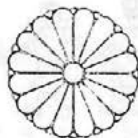
*Quatre ans après le
 coup d'Etat qui renversa
 Salvador Allende
 (11 septembre 1973),
 les évêques du Chili
 avaient envoyé une lettre
 "à tous les chrétiens
 vivant à l'étranger".*

*Le texte, ici présenté,
 a été rédigé dans ce
 contexte. Il a l'avantage
 de condenser des réflexions,
 faites à vif et partagées
 par les auteur-es avec
 leurs ami-es en exil.*

*Il avait été communiqué
 à Plate-Forme Familles
 (cf. FHE n°3, déc. 1980,
 p. 27).*



PARIS



ARMÉES DU JAPON

Les femmes asiatiques contre l'esclavage sexuel

A la cinquième Assemblée du Conseil Oecuménique des Eglises, à Nairobi, novembre 1986, les femmes migrantes ont eu l'occasion de mettre en commun le récit de leurs luttes contre les discriminations dont elles sont l'objet.

Linda BASCH et Gail LERNER ont rédigé et mis en forme un dossier de 90 pages :

"Les femmes migrantes revendiquent leurs droits - Nairobi et après Nairobi".



Nous en tirons pour conclure notre dossier sur les émigrés le récit de l'intervention de Naoko IYORI, religieuse, membre de l'Association des femmes asiatiques.

Naoko Iyori est religieuse et elle est membre de l'Association des femmes asiatiques. Cette association lutte contre l'exploitation et l'esclavage sexuel des femmes.

Naoko s'intéresse, pour sa part, plus particulièrement aux immigrantes philippines "importées" au Japon pour travailler en tant qu' "hôtesse", c'est-à-dire en tant que danseuses, chanteuses, entraîneuses et strip-teaseuses. Comme l'a dit Naoko dans son exposé : "Bien souvent, contraintes par leur patron, elles finissent par se prostituer. La plupart de ces hôtesse sont privées des droits les plus élémentaires de la personne humaine". Selon elle, plus de 100.000 femmes travaillent dans l'industrie du sexe qui est un secteur très bien organisé au Japon.

La sœur décrit ainsi les conditions de vie imposées à ces femmes :

"Je rendais visite à mes amies hôtesse qui habitaient près de chez moi. Elles vivaient, parfois à dix et sans même savoir où, dans une petite pièce de 2,60 sur 3,50 m. Travaillant plus de neuf heures d'affilée, elles quittaient la chambre à 18h30 pour n'y revenir qu'à 6h30 le lendemain matin. Elles

n'avaient, en outre, qu'un jour de congé par mois et leurs salaires, dont étaient déduits le prix du voyage et de la pension complète, ne leur étaient versés que la veille de leur départ du Japon".

"Lorsqu'elles ne plaisent pas au patron, un agent les envoie dans d'autres bars ou boîtes de nuit sans avertissement préalable. Je connais une fille, âgée de quinze ans seulement à l'époque, qui a été déplacée six fois dans les six mois de son séjour. Elle a protesté contre les injustices et les mauvais traitements subis, protestations qui, à l'évidence, n'ont fait qu'aggraver son cas".

"Les accidents et les incidents malheureux sont légion. Deux Philippines ont été brûlées vives dans une boîte de nuit d'Okinawa où elles étaient enfermées".

Naoko fait une pause, puis poursuit son énumération :

"Des Taïwanaises ont été liquidées par des gangsters. Une Thaïlandaise a trouvé la mort lors d'une rixe entre rivaux. Une hôtesse coréenne s'est suicidée à Osaka".

"Quand je pense à ces femmes, je me rends compte à quel point elles sont loin d'atteindre les objectifs d'égalité, de développement et de paix fixés par la Décennie de la femme".

La condition de ces femmes met en relief le contraste qui existe entre l'extrême pauvreté de certains pays de l'Asie du Sud-Est et l'essor de la société industrielle que l'on observe parallèlement. Ce phénomène se conjugue avec le militarisme institutionnalisé qui règne dans la région depuis la guerre du Vietnam. Les zones de repos et de loisir laissées par les soldats américains et les usines à prostitution qu'ils ont fait naître constituent une structure toute prête où leur ont succédé les hommes d'affaires - soldats des sociétés transnationales - qui sillonnent l'Asie du Sud-Est. C'est ainsi que la traite des femmes, objets de divertissements sexuels, est devenue une industrie de tout premier plan.

Tout cela est lié à l'industrie touristique qui se propage dans les pays du Tiers monde et qui prospère aux dépens de leurs peuples. Dans un monde pareil, les gouvernements, soucieux d'améliorer leur croissance économique, contribuent souvent à livrer les femmes de leurs pays à la prostitution. Un exemple, le sexe est très souvent compris dans les voyages organisés en Asie du Sud-Est avec l'appui des gouvernements des pays visités. Des Japonaises ont d'ailleurs protesté dès 1973 contre la promotion du tourisme du sexe auprès des hommes japonais qui se rendaient en Corée. Les Etats qui encouragent l'émigration de leurs travailleurs pour réduire le chômage national collaborent à l'exploitation sexuelle des femmes. Naoko présente le problème du point de vue des femmes :

"Plus les disparités économiques sont grandes entre pays riches et pays pauvres, plus les femmes asiatiques émigrent vers les pays 'développés'. Même si elles sont malheureuses au Japon, elles doivent y revenir plusieurs fois pour gagner l'argent qu'elles enverront à leurs familles qui vivent dans le dénuement le plus complet. Elles sont victimes des politiques de leurs gouvernements qui favorisent le tourisme dans leurs propres pays et l'exportation de main-d'œuvre bon marché vers les pays dits 'développés'".

En plus des gouvernements, il y a derrière l'implantation de l'industrie du sexe dans toute l'Asie du Sud-Est ce que Naoko décrit comme étant :

"Un système d'exploitation régi par les agents et les criminels, une mafia japonaise qui fait partie d'un réseau international. 63 % des hôtessees sont recrutées par ces agents".

Elle ajoute :

"Les agents, au Japon et à l'étranger, recrutent, établissent les contrats et négocient la falsification des documents afin de tirer le plus grand profit possible de leur commerce. Parfois les migrantes asiatiques sont secrètement mises aux enchères à des prix variant entre 800 et 3000 \$. Les femmes ne sont plus des êtres humains mais des produits sur un marché transnationalisé. Ce n'est littéralement rien qu'un marché de la chair, le marché aux esclaves des temps modernes. Aujourd'hui, c'est un commerce florissant".

Naoko souligne ce que ce commerce a de paradoxal au Japon dont "la constitution affirme le respect des droits de l'homme et l'égalité des sexes". Ce pays est aussi doté d'une loi interdisant la prostitution et il est signataire de la Convention des Nations Unies sur l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes.

Mais il est un autre problème encore, commun aux migrants du monde entier : la difficulté de satisfaire aux conditions d'obtention du visa. En vertu de la réglementation japonaise, les femmes migrantes entrent plus facilement avec un visa de travail ou de tourisme, qu'avec un visa pour voyage d'affaires ou d'étudiant. Le visa de travail est valable trois mois et peut être renouvelé pour une autre période de trois mois, mais il n'autorise que le travail stipulé dans le contrat. La titulaire d'un visa de tourisme ne peut demeurer au Japon que quatre-vingt dix jours et ne peut pas travailler. Une industrie du sexe en plein essor ne saurait s'accommoder de ces restrictions, aussi les femmes, cédant aux pressions, enfreignent-elles la loi. Ces dernières années il y a eu une forte augmentation du nombre de femmes arrêtées et expulsées pour activités et séjours illégaux.

"En raison de la complexité et de l'enracinement des causes, il n'est pas facile de s'attaquer à ce problème".

Pourtant, des organisations comme l'Association des femmes asiatiques ont uni leurs efforts pour créer le Réseau féministe international. Ce réseau traite de toutes les formes d'esclavage sexuel auquel les femmes sont soumises dans le monde entier.

La vulnérabilité des femmes qui travaillent pour l'industrie transnationale du sexe est l'une des difficultés auxquelles on s'achoppe lorsqu'on tente de s'attaquer aux abus commis. Elles sont employées dans un commerce louche où tous les coups sont permis pour faire des bénéfices. Tout acte de résistance est périlleux. Naoko a parlé du meurtre d'émigrantes, c'est dire le peu de valeur que l'on accorde à leurs vies.

Un autre problème naît des troubles psychologiques que l'esclavage sexuel engendre chez les femmes. Celles qui se laissent prendre au piège perdent confiance en elles, se résignent et sont envahies par une culpabilité qui les empêche de s'en sortir.

A ces problèmes s'ajoute la difficulté d'amener les migrantes à prendre l'initiative de s'organiser et de formuler leurs revendications, explique Naoko, et cela met en évidence le rôle de catalyseur que les groupes de solidarité doivent jouer. Une autre religieuse, sœur Mary Soledad Perpignan, partage l'avis de Naoko à cet égard.

La réflexion se poursuit après Nairobi. Des questions la relancent, dont celles-ci :

- Comment conserver à la fois notre spécificité et l'égalité ? Que faisons-nous pour faciliter la compréhension et l'égalité entre des femmes de cultures et de classes sociales différentes ? Par exemple, sommes-nous disposées à analyser nos attitudes et à nous défaire de notre "mentalité d'assistées" ? Sommes-nous disposées à favoriser l'autonomie et l'accession au pouvoir des femmes différentes de nous ?

- Jusqu'à quel point sommes-nous disposées à agir de manière globale ? Les

Dans le Mensuel, n° 9, mars 1986, elle dit :

"Nous devons avoir beaucoup de patience (avec ces femmes). Même si elles disent qu'elles n'ont pas envie de faire ce qu'elles font, cela ne veut pas dire qu'elles cesseront de le faire dès demain. Cela peut prendre du temps..".

Naoko, pour sa part, conclut son exposé en indiquant la voie que les groupes de solidarité devraient suivre :

"Promettons de nous donner la main pour rétablir les droits et la dignité des femmes. A l'industrie transnationale du sexe, nous devons opposer notre (propre) réseau d'action transnational. Nous devons, en effet, envisager les femmes et les questions les concernant dans une perspective globale et les inscrire à l'ordre du jour des grands problèmes mondiaux. Nous devrions nous attaquer aux causes structurelles du phénomène. Cela nous demande beaucoup dans notre vie de tous les jours. Considérant que les objectifs de la Décennie des Nations Unies pour la femme "égalité, développement et paix" ne sont pas encore atteints, mais qu'on commence tout juste de les poursuivre, continuons notre lutte pour une décennie encore".

in : "Les femmes migrantes revendiquent leurs droits. Nairobi et après Nairobi", p. 51

COE, 150 rte de Ferney
CH-1211 Genève 20



injustices de notre temps sont la discrimination de classe, le racisme, le sexisme et le mépris pour la Terre même où nous vivons. Bien que certaines d'entre nous soient enclines à porter toute leur attention sur un sujet ou sur un autre, notre crédibilité dépend de notre faculté à agir sur ces points.

- Nous, ressortissantes des pays d'immigration, sommes-nous prêtes à accepter l'identité des autres et à chercher ensemble à résoudre les conflits qui naissent de nos différences ?

Synode



Le Bulletin n° 107 de Pro Mundi Vita ressort du Synode de 1985 ce qui contribue à la réflexion sur le thème du Synode de 1987. L'extrait ici présenté fait le point sur la diversité des approches relatives à la question des femmes.

Les citations portées SE (Synode Extraordinaire 1985) sont extraites de la collection des textes publiés par les éditions du Cerf, Paris 1986.

Du synode 1985 au synode 1987

La question des femmes à l'ordre du jour

A propos de l'entière responsabilité des femmes dans l'Eglise et dans la société, c'est dans tous les continents que des voix se sont fait entendre. On ne peut donc continuer à déclarer qu'il s'agit avant tout, ou même exclusivement, d'un problème nord-américain.¹ Toutefois, de nombreux intervenants ont abordé le problème de manière globale et vague. De plus, ces assemblées d'hommes s'expriment le moins possible au sujet des religieuses qui sont aussi des femmes.

Après avoir plaidé pour que les laïcs s'engagent davantage, Mgr Dery (Ghana) a conclu : « Il nous faut reconnaître et clarifier plus nettement le rôle et les divers services des laïcs, avant tout ceux des femmes, dans l'Eglise. Le Synode de 1987 devra poursuivre le travail de ce Synode extraordinaire. » Les représentants de Tanzanie, du Gabon, d'Afrique du Sud, du Canada et de l'Irlande ont dit des choses semblables.

¹ Le Groupe de travail européen des Commissions nationales Justice et Paix vient de publier, en diverses langues, un dossier sur les droits de l'homme dans l'Eglise, en se souciant particulièrement des femmes.



Le rapport des Etats-Unis fait la synthèse de nombreuses études et colloques. « Une attention particulière doit être accordée aux femmes, aussi bien laïques que religieuses. Leur rôle dans l'Eglise doit être clarifié, leurs droits et leur dignité affirmés et leur promotion à des postes de responsabilité soutenue. L'Eglise a besoin aussi de définir sa position face aux revendications des mouvements féministes séculiers » (SE, p. 193). Plus loin, le rapport demande que les religieuses soient mieux entendues lorsqu'elles souhaitent participer aux décisions et aux affaires générales de l'Eglise.

Tout comme le rapport canadien, l'anglais reconnaît que l'Eglise n'a pas été à la hauteur sur ce point, il suggère : « Toute l'Eglise doit faire un effort concerté pour s'ouvrir au changement de rôle de la femme, ce qui a d'énormes implications pour la vie de l'Eglise. De plus, on doit prêter attention au problème de l'exclusivisme du langage, en particulier en liturgie » (SE, p. 83-84).

Le rapport belge demande, lui aussi, qu'on se soucie davantage des femmes qui sont au service de l'Eglise. Il ajoute : « Des revendications s'expriment encore pour l'accès des femmes au sacerdoce ministériel. Peut-être, toutefois sont-elles moins tranchantes, dans la mesure où les courants féministes les plus évolués mettent l'accent sur la différence dans l'égalité et sur la complémentarité mutuelle » (SE, p. 104).²

Le rapport brésilien demande à plusieurs reprises davantage d'ouverture à l'égard des femmes. Il faut « que la femme ne soit plus objet de discrimination dans l'Eglise, pas même dans l'exercice des ministères; que sa fonction spécifique soit valorisée. Que soit dûment valorisée la présence pastorale des religieuses dans les paroisses et les petites communautés populaires » (SE, p. 129).

Il nous faut constater que les pays latins sont généralement plus réticents que les anglo-saxons, et que ce qui se vit en Asie (entre autres, ce qu'on a rapporté en 1974 au sujet de l'Indonésie et des Philippines) n'a guère été pris en compte. A la périphérie de l'Eglise, en Scandinavie, la clarté du rapport ne laisse nullement à désirer. Après avoir insisté sur deux questions essentielles soulevées par la « Conférence épiscopale nordique », à savoir la collégialité et les relations entre Eglise universelle et Eglises particulières, il mentionne comme « troisième difficulté », la frustration de nombreuses femmes.

² Lors du voyage du pape en Belgique (1985), des représentants tant des adultes que des jeunes ont évoqué à plusieurs reprises la nécessité de donner davantage de possibilités aux femmes dans l'Eglise.



« Dans la société nordique, la femme a conquis une position forte (souvent par sa propre initiative), visiblement beaucoup plus forte que dans l'Eglise catholique. Le Concile Vatican II a reconnu, dans LG n° 29, l'égalité fondamentale entre l'homme et la femme. Le 'Message du Concile aux femmes' a souligné ce point. Le Synode de novembre 1971, relatif à la justice dans le monde moderne, a insisté pour que les femmes 'aient une part propre de responsabilité et de participation dans la vie communautaire de la société et même de l'Eglise'. A la suite de ce Synode, une commission pontificale pour l'étude du rôle de la femme dans la société et dans l'Eglise a été constituée le 3 mai 1973. Celle-ci a publié une série de recommandations (le 31 janvier 1976). Le Synode de 1980, dans son message, a de nouveau mis l'accent sur ce qui suit: 'il faut que l'Eglise affirme et protège efficacement la dignité et les droits des femmes'. Le principe est clair. L'évolution montre cependant, combien il est difficile de le mettre en pratique.

» Si nous n'abordons ici que brièvement cette requête, c'est principalement parce que nous attendons que le Synode de 1987 sur les laïcs dans l'Eglise se saisisse plus à fond de ce problème urgent. Nous voudrions ici ne demander avec insistance qu'une seule chose: que le Saint-Siège reprenne et suive la question de l'ordination des femmes au diaconat permanent » (SE, p. 275).

Au cours du Synode de 1987, on pourra difficilement éviter cette question du rôle des femmes. Comme le Synode est réservé au clergé et que les femmes ne sont pas admises à l'ordination, elles ne peuvent pas être membres du Synode. L'expérience des précédents Synodes nous apprend que la plupart des laïcs invités (*auditores* ou *auditrices*) font partie d'un même courant ecclésial et qu'ils ne sont guère représentatifs, pas même des catholiques pratiquants. Habituellement, on néglige totalement les religieuses: celles-ci n'appartiennent ni au clergé ni au laïcat. C'est ainsi que, depuis 1976, on n'entend plus parler de la Commission, instaurée par le Vatican, pour faire une étude sur la femme dans la société et dans l'Eglise.

Le 6^e Symposium des évêques européens (octobre 1985) a publié d'importantes réflexions sur l'ensemble de la question. En pensant aux Synodes de 1985 et 1987, le groupe de langue italienne a fait remarquer: « Les femmes ne peuvent plus supporter certaines limites, et il est injuste de les laisser dans leur situation actuelle. Ce n'est pas nous qui devons leur donner 'une place', mais c'est à elles de la découvrir et de nous aider à découvrir les grandes possibilités d'évangélisation qu'elles possèdent. »

Jan Kerkhofs,
Belgique



Participation et promotion de la femme (vues par I')

Instrumentum laboris

L'Instrumentum laboris est produit par le Secrétariat Général du Synode des Evêques, en fonction des réponses apportées à la consultation lancée par les Lineamenta.

Il est envoyé aux Eglises particulières en vue du prochain Synode de Rome (1-30/10/1987), et peut être plus largement diffusé selon le vœu de Jean-Paul II :

"En conformité avec ce caractère de la réalité synodale, je dispose que l'Instrumentum laboris soit rendu public, de façon qu'il ait une large diffusion dans tous les secteurs de la vie ecclésiale".

Femmes & Hommes dans l'Eglise peut se faire votre intermédiaire si vous ne disposez pas d'autres moyens de faire remonter vos réflexions.

Nous ne publions ici que l'extrait 9 de la première partie : "Vue de foi sur la situation de l'humanité contemporaine", 1ère section "Dynamismes de participation dans le monde actuel".



9. PARTICIPATION ET PROMOTION DE LA FEMME

Le mouvement de libération et de promotion de la femme est certainement une des manifestations actuelles les plus significatives de la tendance générale à plus de participation. Les initiatives tendant à faire reconnaître que les femmes ont les mêmes droits que les hommes dans tous les domaines et à affirmer ainsi l'égalité des deux sexes ont déjà porté des fruits; grâce à elles, ont été supprimées bien des barrières qui limitaient la participation des femmes en matière sociale, culturelle ou politique. Malgré tout, la pleine reconnaissance de la dignité de la femme, qui comporte l'affirmation et l'acceptation de son identité féminine, est encore un objectif à atteindre. En effet, lorsque l'égalité des droits et de la dignité des deux sexes a été recherchée au moyen d'une assimilation de la femme à l'homme, qui impliquait un refus de la féminité, les femmes se sont trouvées aux prises avec de nouvelles formes d'oppression. Une émancipation unilatérale, liée presque exclusivement à l'accès des femmes au système de la production, les expose au danger d'une nouvelle aliénation. Parce que la maternité entrave leur capacité de produire des biens de consommation, les femmes doivent affronter de nouvelles négations de leur dignité et de leurs droits.

Un courant culturel assez influent tend à considérer comme interchangeable le rôle de l'homme et celui de la femme et à réduire ainsi leur être et leur agir à quelques aspects fonctionnels dépersonnalisés.

La recherche de réponses à ces nouveaux problèmes a conduit la réflexion sur la femme à entrer de nos jours en une seconde phase. Désormais, en effet, la conviction semble acquise que l'affirmation de l'égalité des deux sexes exige aussi la reconnaissance de leur différence. On redécouvre la valeur de la complémentarité entre homme et femme, qui permet la pleine réalisation humaine de l'un et de l'autre. On commence aussi, dans la même ligne, à mieux voir que le mariage et la vie de famille sont le terrain privilégié où s'exerce cette complémentarité. Enfin, on apprécie plus justement les valeurs qui appartiennent au sexe féminin: une sensibilité particulière pour tout ce qui est du domaine de la vie et des sentiments, une aptitude au dialogue et à la communication. On y voit l'expression indispensable de la participation de la femme à la vie de la société.

in: "De vocacione et missione laicorum in ecclesia et in mundo viginti annis a concilio Vaticano II elapsis". Instrumentum laboris. E civitate vaticana 1987. pp.21-23.

CANADA

De la répondante
à la Condition Féminine,
à l'archidiocèse de Québec.

... "Chez nous, au niveau de la préparation du synode, nous en sommes aux audiences publiques. Les groupes sont invités à venir nous dire ce qu'ils voudraient entendre au synode. Il y a eu une étape consultative par sondage auprès de plus de 2000 laïques, une rencontre nationale de deux jours (cent laïques) avec les évêques du Canada. Nous recevons mémoires, commentaires, rapports. L'intérêt n'est pas le même partout. Toutefois, on sent que plus on approche du synode, plus les gens s'intéressent, questionnent et réagissent. Nous "talonons" les mouvements de femmes afin qu'elles s'expriment et fassent connaître réactions, difficultés, problèmes, aspirations, espérances. C'est très important. Nous aurons du poids pour autant que nous serons présentes, visibles."

Annine Fortin

La CONFERENCE DES ORGANISATIONS INTERNATIONALES CATHOLIQUES

se préoccupe - et tout particulièrement en vue du Synode sur les laïcs -, de la question des femmes dans l'Eglise.

Elle organise à Bruxelles, du 8 au 14 juin 1987 un colloque sur ce thème. Il est réservé à des personnalités de nombreux mouvements et à quelques théologiens en poste de responsabilité, notamment à Rome. Pourtant il ne donnera lieu à aucun exposé magistral. Les participantes seront invitées à communiquer leurs expériences propres et travaux divers dans des groupes de travail, alors que les séances plénières devraient permettre l'élaboration d'un document final.

Plusieurs de nos membres y seront présents ; nous aurons donc l'occasion d'en reparler.

ASIE

Déclaration finale de la
IVe Assemblée plénière
de la Fédération des
Conférences Episcopales
d'Asie.
(Tokyo, septembre 1986).

"Les laïcs ont une responsabilité spéciale dans les domaines qui sont les leurs - que ce soit dans le travail, l'éducation, les moyens de communication, la politique, ou le service public - pour maintenir et défendre la dignité de la femme et changer les comportements, la politique, la pratique et la législation qui mènent à la discrimination à l'égard des femmes et à leur rejet.

Mais la pleine reconnaissance de la personnalité de la femme doit également être évidente parmi le Peuple de Dieu, l'Eglise. Car l'Eglise ne peut pas être un signe du Royaume et de la communauté eschatologique si elle ne reconnaît pas vraiment les dons que l'Esprit accorde aux femmes, et si les femmes ne partagent pas "la liberté des enfants de Dieu". Elles attendent des responsabilités importantes dans les ministères et dans le processus de prise des décisions dans l'Eglise. Le peuple de Dieu tout entier deviendrait alors un signe crédible de la dignité et de la liberté des femmes dans la société et dans le monde. L'Eglise pourrait alors parler avec force de la situation des femmes et devenir leur voix avec une autorité sans pareille."
(§ 3.3.4 à 3.3.6).

in : UMOFC Newsletter, n° 99, avril 87.
(Union Mondiale des Organisations
Féminines Catholiques).





RENCONTRE NATIONALE

FRANCE 1987

Impressions d'un participant qui a échangé avec d'autres, femmes et hommes.

Quarante femmes et hommes, puisés au vivier des gens surchargés étaient les hôtes d'Edith Hourdequin à Draveil. Beaucoup plus en fait si on tient compte des mots et téléphones d'excuse de qui avait dû choisir autre chose, aussi essentiel, ce jour-là.

L'hospitalité du travail avait le visage du groupe de Lyon et de Marie-Thérèse van Lunen Chenu qui avaient reproduit l'exposition :

"LES FEMMES AUSSI FONT L'EGLISE"

présentée à Lyon, au Centre de Recherches et Documentation. La visite se transformait en travail de réalisation de panneaux offerts à la curiosité de tous. Les consommateurs étaient aussi producteurs.

L'objectif principal de l'après-midi était l'échange entre les groupes. Préparés localement ces apports ont suscité ce pourquoi ils étaient faits : l'échange. Le questionnement, les réactions et toute autre forme d'intérêt. Banal ? Vital à en juger par les commentaires ultérieurs et le souhait exprimé plusieurs fois d'intensifier la communication entre les groupes locaux et autres adhérents de FHE.

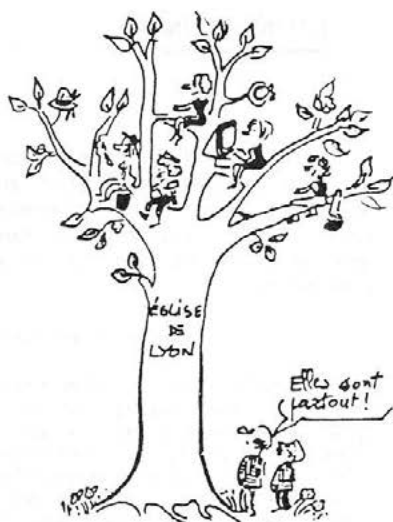
L'après-midi réservait d'autres surprises. L'apport de Noëlle Monteil à l'occasion d'un bref séjour en France nous embarquait aux frontières mexicaines de la Californie. Calme et humour, chaleur et enthousiasme pour dire les convictions les plus fondamentales "réalise-toi d'abord, autrement tu ne t'uniras pas à l'autre sans l'utiliser", "parvenir à se construire au quotidien dans une religion si longtemps réduite à une moralité imposée aux femmes", "débusquer inlassablement les pièges de la culpabilité intériorisée, incorporée et si volontiers utilisée par des clercs qui n'évoluent pas", "pas de solution pour les femmes dans ce pays tant qu'elles ne sont pas sûres d'elles-mêmes, non objets d'un destin mais sujets d'une vocation". Des convictions proposées comme des passerelles entre les femmes mexicaines et d'autres, travaillant à d'autres libérations.

objectifs

*En plus de la reconduction
des objectifs en cours :*

- "Présence à Rome"
- "Action sur les médias" :

*en continuité
avec l'action de sensibilisation
menée en 1984
par une lettre aux évêques français,
compte tenu
des opportunités offertes
par les initiatives du C.O.E.
et l'exemple canadien (plaquettes...),
FHE relancera la question
d'une commission de travail permanente :
"Femmes, Hommes, Evêques".*



d'après Le Gué

L'apport de Jocelyne Latreille, plus bref, nous rappelait finement que l'humour ne s'embarrasse guère des contraintes des océans - et que, entre Canada et France l'interaction est vécue et désirée encore davantage.

Le film "Tootsie" était au rendez-vous de la fin de journée, ce Tootsie qui s'ingénie si bien à montrer que les frontières entre féminin et masculin sont décidément bien poreuses quand on sort du domaine des idées toutes faites.

Donna Singles avait accepté la difficile tâche de nous instruire de sa propre réflexion après ce film. La découverte finale de Michael-Tootsie "Mais je suis Tootsie. Elle est en moi ... et je n'ai jamais été meilleur homme qu'au moment où j'étais elle" avait bien l'effet d'une bonne nouvelle un peu inattendue. Même un soir de fatigue.

Plus aride, non moins utile, l'ASSEMBLEE GENERALE du dimanche matin. L'animatrice, Alice Gombault, avait la tâche difficile de donner à penser qu'on avait tout le temps d'approfondir actions et orientations en cours et à venir, comme si le chronomètre n'avait pas la ténacité régulière de ce genre d'appareil.

Pour corser le tout, la liturgie de l'onction est venue mettre son parfum d'insolite, en l'occurrence d'essence de lavande, au terme d'une matinée chargée. Autre temps d'une liturgie parsemée et intégrée à l'ensemble des deux jours, ce qui fit craindre aux uns de revenir à des mœurs monacales et cléricales d'un autre temps tandis que d'autres, fort nombreux, ont reconnu dans ce rite où on recevait puis donnait, parole inusitée jointe au geste, une de ces ambivalences qui font le charme du partenariat.

L'ONCTION

"moi j'ai fait ça tout bêtement avec mes voisins que je ne connaissais pas spécialement".

"moi j'ai été très profondément touché".

"je suis allé la porter à quelqu'un que je connaissais bien pour lui signifier combien j'avais déjà reçu d'elle" ... puis à quelqu'un que je n'avais pas vu avant cette rencontre".

"J'ai bien aimé après coup, mais sur le moment j'ai eu un pincement au cœur en pensant qu'il y en aurait à qui on oublierait de la donner".

L'après-midi du dimanche avait pour objectif de présenter un lot de références historiques sur la question des laïcs. Sonia Abela l'a fait de façon plus générale à partir de ses propres recherches, de façon trop brève serait-on tenté de dire si la contrainte du temps n'avait au contraire permis de bien marquer les étapes essentielles et d'en souligner les enjeux. Madeleine Comte l'a fait de façon plus ciblée à partir des heurs et malheurs de l'A.C.J.F., une crise dont les effets encombrent les débats actuels.

Les textes qui accompagnent cette relecture donnent la priorité aux expressions les plus élaborées : le texte du tisserand finlandais lu le samedi matin et déjà utilisé au Forum des Communautés de Lyon (1984) à l'initiative de Femmes et Hommes dans l'Eglise qui ont contribué à sa réussite, les "cerados" - quelques-uns seulement pour en souligner la diversité -, les objectifs. Cela donne une configuration plus précise de propos tenus pendant la Rencontre Nationale. Toutefois ce choix, s'il facilite la communication à un plus grand nombre, biaise une vie moins prompte à se laisser domestiquer en compte rendu.

A bon entendeur ... à la prochaine fois !
les 12 et 13 mars 1988.

Jean-Pierre Leconte

Credo - Orléans

"A la manière de Péguy".

Nous croyons en un peuple de Dieu,
Une Eglise Une,
Comme le fleuve Loire, La Loire,
coulant, ses eaux mêlées, ses crues
et ses étiages, déposant ses limons
pour les moissons futures.

Nous croyons au pouvoir de la
parole du peuple :
Jeanne, laïque/Sainte, protestante,
insoumise, dérangeante et lucide,
faible, vaincue/victorieuse,
Jeanne est une des nôtres.

Credo - Paris 13ème

Nous croyons à la richesse d'un
espace où se vit la liberté de
parole et de pensée.
Nous croyons à l'intérêt du point
de vue des autres.
Nous croyons à la joie d'être
ensemble.

Nous voulons être aux côtés de
ceux qui luttent contre les
injustices faites aux femmes,
mais faites aussi aux enfants,
aux personnes âgées
et aux hommes.

Credo - Les Yvelines

Nous croyons que FHE peut nous permettre de promouvoir le partenariat comme un type de relation homme-femme d'où soit exclue toute prépondérance de pouvoir (quel qu'il soit) de l'un sur l'autre. Cette relation suppose mêmes droits et mêmes devoirs pour les hommes et pour les femmes dans la société comme dans l'Eglise.

Nous croyons à l'importance d'un groupe FHE local, en particulier diocésain, pour concrétiser les préoccupations et orientations nationales ; et inversement alimenter la recherche au niveau national et international.

Credo "Célibat - Vivre seul"

Nous croyons que les célibataires, ou les personnes qui vivent seules, peuvent vivre et révéler des valeurs fondamentales pour tout être humain et tout chrétien.

- L'autonomie qui permet la liberté de devenir vraiment soi, la liberté d'aimer et d'inventer sa vie.
- La solitude qui est à la base de toute relation vraie avec soi-même, avec les autres, avec Dieu.
- La fécondité, épanouissement de la vie, qui peut s'exprimer, au-delà de l'enfant, par le développement de tout ce qui est humain.

Nous croyons que toute personne qui vit de ces valeurs, comme le Christ les a vécues, participe à la vie de Dieu aujourd'hui et continue à révéler Sa présence parmi nous.

ACTION SUR LES MEDIAS

en vue du Synode sur les laïcs

Courrier des lecteurs

- Tout/e participant/e et sympathisant/e de FHE s'engage à écrire au moins à une publication de son choix. Plusieurs personnes peuvent écrire au même journal.
- A propos d'un article, d'une information ou d'un événement local, réagir en rappelant les enjeux du Synode en ce qui concerne les femmes et les relations de partenaires.
- On s'engage personnellement dans ses propos et ses arguments, et on appréciera s'il est important de mentionner son appartenance à FHE.

Fiche technique

- Lettre courte.
- Une seule idée (il vaut mieux écrire une autre lettre pour développer une deuxième idée).
- Mentionner la perspective du Synode.
- Signer de son nom et adresse.
- Envoyer le double à FHE et en signaler éventuellement la publication.
- Intensifier les envois vers l'approche du Synode.

A VOS PLUMES...PRÊT/E/S...PARTEZ !



La vie des groupes



Femmes et hommes , demain partenaires en Église ?

Dans un article paru dans la revue "Visages" (1), un groupe "Femmes et Hommes dans l'Église" (13^e arrondissement de Paris), s'interroge :

- en ce 21^e siècle, que veulent les femmes qui s'obstinent à rester en Église ?
- de quoi ont-elles à se plaindre ?
- enfin, concernant leur reconnaissance comme partenaires des hommes, à part égale, de quels tabous le 21^e siècle aurait-il à se dédouaner ?

L'auteure de l'article rappelle le sens que le mouvement FHE donne au partenariat ; elle évoque les images que les hommes se font des femmes et que les femmes ont parfois elles-mêmes intériorisées ; enfin, elle souligne "les peurs antiféministes dont notre époque souffre encore".

L'extrait qui suit est tiré du dernier volet de cette réflexion.

Ainsi, en Judaïsme comme en Christianisme, le sacrifice sanglant a valeur expiatoire. Or, selon Xavier-Léon Dufour, "cette interprétation culturelle sacrificielle de la mort de Jésus proposée par Paul n'est qu'une parmi d'autres dans ses lettres et la moins fréquente. (id.p. 145) "Selon Saint Jean, continue-t-il, si le Christ se sanctifie "pour nous", ce n'est pas qu'il se considère victime d'un sacrifice expiatoire, mais parce qu'il offre à ses disciples de se situer avec lui à la place de "fils" qui est la nôtre, en vertu même de la condition de créature". C'est-à-dire, dans une situation de dialogue avec Dieu...

Si donc nous reprenons notre enquête auprès des chrétiens au sortir de l'église, après avoir célébré l'Eucharistie, peut-être les entendrons-nous parler du temps qu'ils donnent, des fatigues et du souci qu'ils ont de leurs proches, des relations qu'ils entretiennent avec les étrangers : bref, des mille et une manières dont ils "donnent leur vie", réalisant ainsi le "Ceci est mon corps livré" qu'ils ont tout à l'heure célébré. Il semble donc qu'avec Jésus, des seuils aient été franchis concernant une problématique sacrificielle. Que les premières églises chrétiennes à forme de sectes, aux pratiques multiples et confuses, aient

prêté le flanc aux critiques horrifiées des païens, cela n'est pas exclu. Mais le sacrifice, celui du Christ comme celui des chrétiens, est désormais spirituel : "Je vous exhorte, dit Saint Paul, à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu" (Romains 12,1).

Il n'en reste pas moins que les femmes sont exclues des ministères ordonnés, ce qui révèle peut-être une survivance de la problématique sacrificielle, comportant le tabou du sang. Un dernier détour - ethnologique celui-là - nous permettra de saisir ce dont il s'agit.

Alain Testart (La Recherche, n° 101, octobre 1986), à propos du statut des femmes chez les chasseurs-cueilleurs d'Afrique Australe, Amérique et Sibérie, observe que le critère de la division sexuelle du travail n'est ni la force physique ni un rapport social inégalitaire ; ce critère est d'ordre symbolique. Les hommes chassent avec des armes telles que lances et flèches, qui blessent et font couler le sang ; les femmes, quand elles sont admises à chasser le petit gibier, n'ont à leur disposition que des bâtons, des cordes et des massues. Elles capturent mais ne blessent pas. "Ce critère a à voir avec l'idéologie. Tout se passe comme si les femmes pouvaient chasser mais sans effusion de sang, sans qu'elles se mettent elles-mêmes en contact avec le sang animal". En effet, les femmes ont à voir avec le sang, avec les cycles du sang qui coule : là est l'origine non seulement des tabous relatifs

à la chasse, mais aussi des interdits culturels sacrificiels, dont la Bible nous fournit maints exemples. (Lévitique : chapitres 12-15-18).

Il y a donc incompatibilité entre le sang féminin et le sang animal, versé par les armes de chasse, comme il y a incompatibilité entre le sang féminin et le sang de l'animal immolé par le couteau du prêtre sacrificateur. "Le sang ne peut être cumulé avec lui-même". Cette structure symbolique, présente dans toutes les sociétés, se retrouve aussi dans la nôtre. "Dans le rituel chrétien, continue Alain Testart, les femmes, ne pouvant dire la messe, se trouvent exclues du contact direct avec le sang du Christ". Il remarque cependant que cette structure symbolique, liée aux croyances sur le sang, n'implique aucune infériorité de principe des femmes par rapport aux hommes. Chez les chasseurs-cueilleurs, le sang féminin serait seulement le lieu d'un danger potentiel, éventuellement l'origine d'un pouvoir de nature symbolique ou magique. Cependant là où les rapports entre hommes et femmes sont inégaux, le sang féminin se charge d'une symbolique de souillure, d'impureté et d'infériorité. Et l'on pressent que le symbolisme à son tour puisse subrepticement justifier l'exclusion et l'inégalité...

Huguette Charrier

(1) Revue Visages :
22 quai Jean Moulin, 69002 Lyon

A partir de cet extrait, ou de l'article complet que vous aurez pu lire dans la revue Visages, ou obtenir directement du groupe par nos soins, la discussion est ouverte. Vous y êtes cordialement invité/els.

Le Bulletin du Centre Protestant d'Etudes de janvier 1987 publie sous le titre "FEMMES-SANG-VIE, Femmes sans vie ?" les conclusions d'un séminaire de recherche opérée à travers une relecture des interdits du Lévitique, de la guérison d'une femme par Jésus et d'un texte de l'épître aux Hébreux.

Ce bulletin peut être commandé au Centre Protestant d'Etudes, 7 rue Tabazan, CH - 1204 Genève. (39 p., 8 Fr S.)

DOSSIERS ACTUALITES

Feminine Voices in Asian Theology: Selected Papers from the Asian Women's Consultation, Manila, 21-30 November 1985

Pro Mundi Vita* vient de publier un texte qui serait sans doute passé tout à fait inaperçu, bien à tort, sans cette publication. L'origine en est une conférence pan-asiatique des femmes théologiennes qui s'est tenue à Manila (Philippines) en novembre 1985 dans un cadre œcuménique. Cette conférence avait été précédée d'une consultation internationale (Hong Kong, Malaisie, Inde Corée, Sri Lanka, Philippines) dont il ressortit que, en comparant la situation réelle de la femme en Asie avec le message biblique, on ne pouvait que constater son oppression. Or cette oppression n'est-elle pas une sorte de péché collectif enraciné dans l'économique, le politique et la culture ? Peut-on s'en libérer sans travailler non seulement à la libération de la femme mais à la libération totale des peuples asiatiques tout entiers. Il reste toutefois qu'une telle libération a besoin d'un outil théologique approprié. On ne lira pas sans émotion le témoignage de cette mère coréenne qui, apprenant que sa fille

de quinze ans allait mourir du cancer, ne reçut de ses pasteurs que la conviction que c'était là un châtement divin pour ses péchés. C'est à la recherche de cet outil théologique que contribuent les cinq rapports reproduits ici. Ils s'efforcent de dégager ce que doit être la tâche d'une théologie féministe, au-delà du patriarcat ou du matriarcat, sans évacuer pour autant une image maternelle de Dieu. Cette théologie aurait aussi à s'inspirer des souffrances et des humiliations des femmes pour, à la fois, mieux comprendre la passion du Christ et pour leur donner un sens dans une communauté de foi et d'action. Des exemples très concrets de "la mort du Christ dans la femme aux Philippines" permettent de prendre la mesure d'un univers bien loin du nôtre, mais qui est aussi le nôtre.

Pierre Delooz,
Belgique

- Voir aussi *FHE*, n° 24,
décembre 1985, pp. 17-19.

*



PRO MUNDI VITA: DOSSIERS

REVUE TRIMESTRIELLE

4-1986

Asia n° 39, 1986.

7 rue de la Science, B - 1040 Bruxelles.

Des femmes en appellent

aux pasteurs de l'Eglise

Un document de Pro Mundi Vita sur les femmes n'est jamais un fait banal. Informations et réflexions en font apparaître chaque fois la vraie dimension d'Eglise, universelle. Ainsi avions-nous eu déjà deux excellents bulletins : en 1975, Le Féminisme, les femmes et l'avenir de l'Eglise (n°56) et en 1980 une Evolution depuis l'Année Internationale de la Femme de la situation des femmes dans l'Eglise catholique.

Le numéro présent (bull. 108, 1987) a un titre un peu plus ambigu mais que pourrait justifier aux yeux de certains la préparation du synode sur les laïcs : Des femmes en appellent aux pasteurs de l'Eglise. Il offre l'avantage certain de nous présenter une histoire qui fut trop vite mise aux oubliettes et qui fut du reste - et pour cause ; on verra pourquoi - très mal connue même à l'époque. On nous présente donc ici :

- un historique de la Commission pontificale d'étude sur la femme dans l'Eglise et la société,
- de brèves considérations sur ses travaux,
- et quelques documents donnés en annexe.

La portion est congrue puisque ce bulletin fait la moitié des deux précédents.

Historique

Il offre néanmoins l'intérêt de présenter quelques-uns des travaux de recherches, colloques, motions, etc... qui préparèrent plus directement cette commission. Ce seront les travaux de l'Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques (UMOFC) qui joua un grand rôle et dont la présidente d'alors, Pilar Bellosillo, fut une des personnalités les plus marquantes à la commission romaine. On regrettera cependant la brièveté et comme l'unilatéralité - même si elle est compétente et bien engagée là où elle se situe - d'un tel dossier. Il eût été opportun de montrer la cristallisation de cette question dès le Concile, l'enthousiasme, les espoirs nés, les travaux déjà sérieux de l'Alliance Internationale Jeanne d'Arc, par exemple (1). La note du Conseil de l'UMOFC, plus tard, après la déclaration romaine de 1976 sur l'accès des femmes au ministère sacerdotal, aurait dû, elle aussi, recevoir l'éclairage de quelques références, même brèves, aux réactions suscitées partout et notamment aux U.S.A.

La commission romaine

Là aussi le contexte manque. Sait-on, entre autres, comment de nombreux chrétiens, des groupes, des femmes l'attendaient et étaient prêts à se mobiliser pour elle ? L'intervention de Mgr Flahiff au synode de 1971 avait fait l'évènement mondial. L'attente et la déception devant le silence et le retard de Rome s'en trouvaient accrues. Ceci apparaît trop peu ici. Et trop peu surtout la teneur du Memorandum secret qui accompagna l'annonce, enfin, de la mise en place par Rome, en mai 1973, de la commission tant attendue ! Envoyé à toutes les conférences épiscopales, très vite traduit et publié par des groupes comme Femmes et Hommes dans l'Eglise (2), ce document provoqua un véritable tollé dans la presse. Et c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la responsabilité dont se trouvaient investies - et prévenues - les quinze membres femmes de la Commission romaine. Parmi elles, les deux auteurs de ce bulletin, sont beaucoup trop réservées à traduire les difficultés rencontrées dès le départ.

Une note de minorité

L'histoire de cette note est si peu connue qu'elle nécessite quelques informations. Ce dossier les restreint trop justement en ne montrant les difficultés que du côté des femmes.

Cinq d'entre elles avaient déjà écrit au Pape pour les exposer et donner leur décision. La réponse n'arriva que trois mois après assortie de promesses d'amendement. Las, il n'en fut rien et la seule issue fut de demander à joindre une note de minorité aux conclusions décidément partielles et partiales que le Cardinal Bartoletti, flanqué de deux femmes muettes alla lui-même lire devant les Pères du synode de 1974.

C'est un des intérêts du bulletin 108 de Pro Mundi Vita de publier enfin cette note de minorité que les auteures n'ont pas pu se décider à donner aux journalistes qui les en pressaient.. Bien sûr que ce texte est appréciable, courageux et, hélas, encore d'actualité ! Comme cette admirable lettre du Père Rahner, traduite du reste et publiée par FHE dès 1974 (3).

Mais, treize ans après, que peut-on faire du courage de ces six femmes sur quinze qui, compétentes et consciencieuses, durent choisir la voie étroite d'une note de minorité qui ne serait connue que de quelques pasteurs suprêmes ? Quoi de changé aujourd'hui dans tout ce processus institutionnel ? Depuis les limitations faites à l'avance et par après au travail véritable d'une telle commission, jusqu'à l'endormissement naïf de ces évêques eux-mêmes qui l'avaient demandée.

Ce n'est pas une des moindres perversions de cette Eglise masculine que de si bien réussir à culpabiliser la parole et la conscience des femmes les plus engagées et les plus compétentes... Si les "pasteurs" pouvaient comprendre - ne serait-ce que treize ans après - que c'est l'identité pastorale de toute l'Eglise qui est ainsi mise à mal ?...

M.T. van Lunen Chenu

Notes

- (1) Travaux bien souvent cités dans nos bulletins et dans celui de l'Alliance.
- (2) Aide-mémoire publié in FHE n°5 ancienne série, mai 1973. Voir aussi n° 6-7, 8, 10, 11, 12, 14-15, 16 ancienne série, et n°8 nouvelle série, mars 1982, anniversaire : 12 ans ; ainsi que M.T. van Lunen Chenu, "La Commission de la femme, une occasion manquée" in Les Etudes, juin 1976.
- (3) Voir aussi : "Merci à Karl Rahner" in FHE n°20, 1984.

PRO MUNDI VITA

MINISTRIES AND COMMUNITIES
MINISTÈRES ET COMMUNAUTES

Bulletin 108
1987/1

Les religieuses américaines, signe de contradiction ou signe des temps ?

Un remarquable dossier de PRO MUNDI VITA signé d'Irène WOODWARD, snjm, à la fois très complet et concis. Il montre notamment l'importance du mouvement de formation des religieuses qui avait prédisposé nombre de religieuses à beaucoup attendre de Vatican II et à s'en faire les messagères actives, analyse les différentes résistances des évêques, prêtres et laïcs à l'"aggiornamento" des religieuses, souligne l'importance de leur engagement pour la justice et le féminisme. Moins connue des Européens - et c'est la raison du choix de cet extrait - leur participation à l'action politique.

(...)

La participation à l'action politique. « Un des problèmes qui sème le plus la division et qui pourrait s'avérer le plus explosif dans l'Eglise : comment son engagement en faveur des pauvres se répercute-t-il dans l'action politique ? »²¹ Voilà comment un journaliste de l'*International Herald Tribune* décrit le troisième problème soulevé ici. Aux Etats-Unis, l'appel à travailler en faveur de la justice est devenu, en bien des cas, un effort pour éliminer les causes de l'injustice en s'attaquant à ses racines sociales et politiques. Pour être à même d'extirper ces racines, beaucoup de religieuses ont confié à d'autres leurs œuvres d'apostolat direct, et ont consacré leurs énergies à s'occuper des systèmes politiques et sociaux. Pareil changement de cap montre que les religieuses se sentent poussées, en conscience, à s'engager dans l'action politique : faire partie de groupes de pression. Beaucoup de religieuses ne voient pas comment, dans une société démocratique, elles pourraient répondre aux exigences de l'Evangile — la transformation du monde — sans s'engager dans le domaine risqué de la politique. Elles n'admettent pas davantage que leur engagement aux côtés des laïcs pourrait leur permettre de se défilier et de laisser les laïcs s'exposer en première ligne, quand certains actes risqués entraînent un châtement

²¹ « The Vatican and Liberation Theology », *International Herald Tribune* (La Haye), 5-6 avril 1986, p. 1.

physique ou légal. C'est ainsi que des religieuses, engagées dans des comités de quartier qui luttent par exemple pour l'amélioration des logements, ne vont pas se tenir à l'écart, lorsque les gens du quartier se présentent devant l'hôtel de ville pour demander à bénéficier des services communaux. De même, celles qui ont pris part à la décision d'une paroisse de se déclarer asile politique pour les réfugiés ne veulent pas s'éclipser lorsque cette décision prise en conscience aboutit à une peine de prison. Résultat de tout ceci : il s'est trouvé des religieuses parmi ceux qui ont été arrêtés, voire tués, pour s'être opposés ouvertement à des systèmes injustes. Cet engagement politique est un problème délicat, surtout quand on se réfère au droit canon. Le discernement des religieuses à propos de leur action publique peut être utile à d'autres qui réfléchissent à leur propre responsabilité.

Au sujet de ce dilemme concernant l'action politique, les religieuses américaines ont une expérience différente de celle de leurs frères et sœurs du Tiers Monde; mais tous doivent faire face au même problème du conflit au sein d'un groupe d'Eglise. A ce propos, plusieurs religieuses formées aux sciences sociales ont utilisé leurs compétences pour améliorer les processus destinés à résoudre les conflits. Dans la mise à jour de leur esprit apostolique, une de leurs préoccupations essentielles a été de respecter les divers dons et appels de chacun, de partager avec les autorités la responsabilité de leurs initiatives, et, face aux différences et aux heurts inhérents à pareille diversité, de susciter une attitude d'accueil et de pardon. Souvent les appels prophétiques de sœurs individuelles ou de groupes de sœurs en faveur de changements de structures ont été en conflit avec la position de la congrégation, la loi civile ou la discipline de l'Eglise. C'est pourquoi de nombreuses congrégations ont élaboré des processus de discernement collectif qu'elles utilisent avant de prendre (ou de ne pas prendre) une position controversée, et elles sont arrivées à un accord sur la manière de soutenir une religieuse lorsque le groupe désapprouve son action. Dans bien des situations, la Conférence du Leadership des religieuses a été un remarquable médiateur. Ainsi, lors des problèmes qui ont surgi au sujet des vingt-quatre religieuses qui avaient signé la déclaration parue le 7 octobre 1984 dans le *New York Times* sur la conscience individuelle face à l'avortement. De même, suite aux difficultés qu'a connues Sœur Agnes Mansour qui était restée au poste qu'elle occupait dans un organisme d'Etat qui subventionne les avortements, la Conférence a prévu toute une procédure qui doit être respectée dans des cas semblables. Ce groupe national de Supérieures a fonctionné de façon exemplaire; ces femmes, fermement enracinées dans l'Eglise, se sont efforcées de résoudre ces conflits de la manière qui convient au Peuple de Dieu chargé d'une même mission.

(...)

Féministes à l'Université

Evolution et enjeux

Le 21 novembre 1986, Madame le professeur Catherine J.M. HALKES prend congé de l'Université de Nimègue après seize ans d'enseignement (cf. FHE n° 29, p.43). Hedwig MEYER-WILMES lui succède avec le titre d'assistante. Le 22 octobre dernier, à l'institut "Féminisme et Christianisme" de Nimègue, elles ont eu un entretien sur l'évolution de la théologie féministe, en présence de Nicole ZUNHAMMER, qui a reproduit l'essentiel de l'entretien dans "Schlangenbrut" (n°16, fév. 1987), sous le titre : *QUAND DES FEMMES SONT SEULES DANS LES STRUCTURES MASCULINES.*

Nicole : *Pouvez-vous dire, l'une et l'autre, comment vous vous êtes converties au féminisme ?*

Hedwig : Dans les six dernières années, je suis passée par deux conversions, une théologique et une féministe. Théologique : surtout après mes études de "germanistique", je pensais que la théologie n'avait d'importance que pour l'évolution spirituelle, d'autant plus que j'en faisais l'expérience dans des groupes de femmes et en mesurais l'impact dans ma vie. La théologie œcuménique fut pour moi le premier pas vers une théologie féministe. Ainsi ma conversion au féminisme a été le fruit d'un lent processus et non du genre "Paul sur le chemin de Damas". La rencontre de femmes de forte personnalité a joué aussi un rôle décisif. Ce processus a donc ressemblé à une mosaïque composée de nombreuses pierres : expériences de violences sexuelles, éducation chrétienne avec la devise "tu dois être un modèle pour ceux qui ne sont pas croyants". Je dois dire que la critique

de la discrimination envers les femmes, dans l'Eglise et dans la théologie, et l'expérience actuelle de la libération des femmes sont devenues le fil rouge de ma conscience de théologienne féministe. Par exemple, je trouve grand intérêt à voir comment les auteurs (masculins) traitent la prostituée-prêtresse de Rahab (Josué ch.2), ou à relire chez Maître Eckhart la façon dont la féminité a été discutée dans la tradition.

Tine (= Catherine) : Chez moi ce fut tout autant une lente évolution qu'un "Flower-Power-Effect". J'ai eu le sentiment que, nous autres femmes, avions été l'objet d'un marchandage. Dans les années 50 j'ai d'abord cru que cela tenait aux mésaventures des relations hommes-femmes. Plus tard, lors de mon action pour déclériciser l'Eglise - j'entends par là que c'est nous, laïcs, qui sommes l'Eglise et qui devons faire l'Eglise - je me suis rendu compte que les laïcs, c'étaient d'abord les hommes, les femmes ne venaient

qu'après. Dans les années 60, Vatican II nous a donné un grand espoir. Mais je me disais : "Quoi que nous fassions, cela n'aboutira pas". Il me restait toutefois la fonction de femme-alibi. Mon malaise allait grandissant. Entre temps, j'ai trouvé un emploi dans un institut pour laïcs dans le service pastoral ; ceci m'a amenée à reprendre la théologie, parallèlement avec mon travail près de femmes de la base. Je devenais critique et j'ai constaté que les abus étaient inscrits dans les structures mêmes. C'est alors que j'ai lu le livre de Mary Daly "Au-delà du Dieu-Père". Les pierres de la mosaïque, rassemblées peu à peu, faisaient apparaître leur motif. J'ai pu le voir : "je me tenais devant une porte et je ne savais pas que j'avais la clé dans ma main".

Payées pour leur conviction

Nicole : *Théologiennes féministes, vous avez acquis une conviction, des principes qui font partie de votre vie. Comment combinez-vous cela avec votre fonction ?*

Hedwig : C'est aussi le problème des prêtres ; effectivement, cela peut poser problème. Je crois qu'une de mes tâches est de créer des lieux de travail pour les femmes. Tine a ouvert une porte, quelques-unes l'ont suivie, et maintenant il y a nombre d'enseignantes universitaires investies dans la théologie féministe. Une évolution a eu lieu. Autrement, on ne jugeait pas important de travailler dans des institutions, on tenait à son autonomie. Désormais, je pense autrement. Si le mouvement des femmes veut davantage se développer il faut que les femmes soient représentées aussi dans les institutions, tout en ayant, et il y en a toujours eu, des femmes sur les frontières.

Tine : Combiner fonction et conviction peut bien poser problème. Mais je n'ai pas eu le sentiment d'être pour cela moins authentique. Conviction est une chose, profession une autre - mais sont indispensables l'une à l'autre. Là, je fais une distinction : il y a d'un côté le charisme prophétique, source d'engagement libre personnel, d'occupation à côté de notre travail. Et il y a d'autre part la fonction officielle où il faut se préoccuper de buts et de

moyens, déployer une stratégie. Un tel travail a alors un effet encourageant et symbolique aussi pour les autres. Le grand problème pour moi est autre : être seule femme au sein de grandes structures d'ordre inébranlable. Quand des femmes sont seules dans les structures masculines elles ont besoin de groupes qui les soutiennent. Je le souhaite beaucoup à mes successeuses.

Nicole : *Etre rétribuée pour sa conviction ne pose plus problème quand on est nombreuses ?*

Tine : Non. Et l'on doit soutenir celles qui sont en place ...

Hedwig : Si le travail que font les femmes est nécessaire, il doit être rétribué, même s'il est lié à leur conviction. De même, du reste, celui des hommes, dans notre économie de type capitaliste.

Nicole : *La femme, dans une fonction comme la vôtre, peut-elle échapper au rôle de femme-alibi ?*

Tine : De ce point de vue, les années avant 1977 étaient pour moi difficiles. Mes collègues voyaient dans mon travail un hobby. Dans les commissions aussi, j'étais la personne-alibi "token woman" : Regardez, une femme ! Seule, tu n'as pas de pouvoir pour changer les choses. Après 1977, j'étais moins l'alibi. Nous avons eu une salle, une place, des droits. Puis j'ai enseigné dans l'institut "Féminisme et Christianisme"... Auparavant, je sentais trop ce que ma situation avait d'insatisfaisant ; j'étais ressentie comme un personnage gênant. Tant que nous ne sommes pas un groupe important, l'Université ne prend pas vraiment en compte que, pour nous, c'est terriblement sérieux !

Hedwig : Seule au milieu d'hommes, ton être-femme peut se manifester aussi comme une force. Mais la solitude doit être combattue par la sororité. Celle-ci ne signifie pas forcément harmonie. Au contraire, la véritable sororité naît souvent de conflits et de divergences. Seule, je me considère comme représentante et remplaçante d'autres femmes, et non un alibi pour les hommes de l'endroit. Représentante aussi des étudiantes qui mènent de pair travail scientifique et théologie avec le féminisme.

Femmes, figures d'identification, de quelle façon, pour qui ?

Nicole : *Toutes les deux, vous vivez avec un homme, vous êtes ou avez été mariées, vous avez des enfants. Vous pouvez servir de figure d'identification pour beaucoup, du moins pour celles qui répondent à une image culturelle dominante. Mais les autres, notamment les lesbiennes ?*

Tine : Il y a de plus en plus de femmes qui se découvrent lesbiennes. Homosexualité et hétérosexualité sont deux pistes parallèles, elles ont à se critiquer et à se respecter mutuellement. Aucune d'elles ne doit être érigée en idéologie. Des hétérosexuelles peuvent être aussi féministes. Certes, je peux moins servir de figure d'identification pour des lesbiennes. Pour moi, la sexualité ne doit absolument pas séparer les femmes. Je suis une femme qui a vécu et fonctionné à l'encontre des schémas dominants : j'ai divorcé quand c'était encore très inhabituel.

Hedwig : Je vis avec un homme et j'ai une fille. Néanmoins mes amitiés féminines sont aussi importantes pour moi et l'érotisme n'en est pas exclu. Et je remarque que les féministes qui ont des conceptions radicales sont souvent des lesbiennes. Je crois qu'il y a un lien. En ce sens qu'elles n'ont pas à tenir compte des hommes dans leurs relations intimes.

Nicole : *Y vois-tu un rapport de cause à effet entre lesbianisme et féminisme radical ?*

Hedwig : Il y en a qui sont plus radicales, parmi les non-lesbiennes, par exemple Mary Daly. Mais la radicalité n'est pas l'unique paradigme. On parle souvent d'hétérosexualité et d'homosexualité comme si elles pouvaient être complètement séparées. J'ai deux relations féminines, peut-être aussi importantes que celle avec mon compagnon. Quand on dit : "C'est une façon d'hétérosexuelle de voir les choses" - c'est faire de la théorie sans penser au réel. La sexualité est un thème important du mouvement des femmes, mais pas le seul.

Le féminisme comme critique d'une culture.

Nicole : *Dépendante de son propre schéma culturel, quelle critique une femme peut-elle exercer à partir de la théologie féministe ? Que recouvre l'expression "Féminisme et critique d'une culture" ?*

Hedwig : Les changements dans les Eglises sont toujours le résultat de pressions sociales. C'est pourquoi la théologie féministe doit être critique de la culture, de la société. Théologues et femmes qui sont actives dans l'Eglise, doivent s'engager aussi hors de l'Eglise.

Tine : Féminisme - et donc aussi théologie féministe - doivent critiquer la culture en place. C'est autre chose que l'émancipation qui peut conduire à reproduire les conditions existantes. Par elle-même, la théologie féministe est critique : elle pose des questions qui dérangent. En tout cas, elle doit rester liée au grand mouvement féministe et ne pas se contenter d'être "une théologie qui dérange". Il y a donc deux tâches : rendre les femmes conscientes de leur situation, les rendre rebelles, et en même temps changer l'Eglise et la société de telle sorte que les femmes soient traitées en humains égaux en droits. La religion est une partie de la culture ... On ne peut changer la religion et son institutionnalisation - les Eglises - sans changer aussi la culture. Par exemple, la hiérarchie : elle nous apparaît comme une échelle qui monte de bas en haut. Je crois que les femmes ne doivent pas viser à atteindre le sommet en solitaires, mais former des cercles. Car tant que nous avons une organisation hiérarchique, nous ne nous rencontrons pas les unes les autres, nous parlons "au-dessus" les unes des autres. C'est alors le modèle patriarcal dont l'Eglise catholique est la reproduction exacte : le Père au sommet, au-dessus de tous les autres. Le pouvoir, l'argent se trouvent en haut. Ce modèle de pouvoir doit être cassé.

Hedwig : Nous critiquons la culture occidentale. Mais nous le faisons à partir de notre contexte occidental. Il faut en être conscient. Ce qui nous relie aux femmes africaines ou asiatiques, c'est la structure patriarcale

universelle. Or les cultures de ces femmes ont souvent des racines différentes. Nous, femmes occidentales, nous ne pouvons évidemment pas faire la critique de ces racines. Elle devra venir du sein même de ces autres cultures. C'est alors que les féministes des différentes cultures pourront échanger entre elles.

Nicole : *Un point a fait beaucoup de bruit récemment ; votre position envers l'Eglise. Un article d'un journal important des Pays-Bas a laissé entendre que vos positions respectives sont très éloignées sur ce point. Voudriez-vous dire si vous êtes d'accord avec cette information ?*

Hedwig : Ce que j'ai dit au "De Trouw", c'est que j'ai une hiérarchie de priorités. En ce sens, l'article est juste. Pour le moment, l'objectif que je poursuis est d'abord une évolution du travail de recherche de cette théologie. En plus, je veux me consacrer aux problèmes des femmes qui sont engagées dans l'Eglise et dans les centres de formation, - activités qui ont été un des paradigmes du mouvement des femmes. L'habitude des journalistes de séparer les femmes actives dans l'Eglise de celles qui font de la recherche, vise à affaiblir le mouvement. Tine et les autres femmes de la première heure ont mis en branle le mouvement féministe et il n'est pas question de penser à un matricide.

Tine : Je suis d'accord avec Hedwig : on voudra voir des oppositions là où tout au plus il existe des diversités d'opinions. On essaiera de jouer des unes contre les autres. Nous avons chacune notre personnalité, notre histoire et nous appartenons à des générations différentes. Dans ma vie, l'Eglise a joué un rôle. Elle me paraissait importante, mais en même temps déformée. Et parce qu'elle est si importante, je pense qu'une femme ne peut se désintéresser de cette communauté de foi. Cela ne veut pas dire que toute femme et toute théologienne doit systématiquement prendre position sur son lien et son engagement avec l'Eglise. Une identification ou une participation partielles peuvent suffire pour qu'on se sente "d'Eglise" et pour pouvoir dire : "Ce n'est pas la hiérarchie qui est l'Eglise ; l'Eglise, c'est nous".

La révélation continue

Nicole : *Dans un entretien lors de ta réception "docteur honoris causa", tu as dit que la Révélation ne s'est pas arrêtée avec Jésus. Hedwig l'a dit aussi récemment.*

Tine : La Révélation n'est jamais unilatérale, elle a besoin d'êtres humains qui la reçoivent. Comme au cours de l'histoire, d'autres que nous l'ont reçue, la Révélation eut chaque fois un autre point fort, situé dans un autre contexte, et a été vue sous un autre aspect. Aujourd'hui que les femmes se manifestent ouvertement elles interprètent à leur tour ce qui a été vécu autrefois. Quand je dis que la Révélation n'a pas pris fin, cela ne signifie pas que nous en prenons ce qui nous plaît, mais que, chaque fois, nous confrontons notre position actuelle avec ce qui se trouve dans l'Ecriture, de façon critique. Et aussi, qu'il n'est pas possible de restreindre la Révélation à celle transmise par Israël et par Jésus. Dieu s'est révélé aussi à d'autres groupes religieux et il y a des traces de Dieu dans la nature, dans la création.

Hedwig : Une théologie qui suppose la Révélation close avec Jésus, méconnaît aussi un autre aspect de la Tradition : son universalité. En ce sens, ce n'est point une hérésie, si nous affirmons que la Révélation n'a pas pris fin.

Eglise de femmes ?

Nicole : *Cette idée de Mary Daly et sa vision d'avenir, comme l'Eglise du Peuple de Rosemary Radford Ruether ou comme perspective eschatologique pour tous, selon E. Schüssler-Fiorenza - est-ce une idéologie, un vain espoir sans aucune chance de voir le jour ... ou une conception de la vie ? Pour vous, est-ce qu'elle se manifeste déjà ?*

Tine : C'est une idée typiquement américaine. Si cela veut dire : les femmes sont entre elles et personne n'a le droit d'y aller, alors c'est le contraire de ce que doit signifier "Eglise de

femmes". Mais il est nécessaire que pendant quelque temps les femmes puissent avoir un autre vécu, qu'elles aient la possibilité de créer des formes de vie en société à leur façon, s'encourager mutuellement par la prière et le chant - bref, je crois que l'Eglise des femmes est importante comme étape de transition.

Nicole : *Devons-nous nous y investir ?*

Tine : Je ne peux concrètement la concevoir que comme lien donnant plus de force aux nombreux groupes qui s'occupent de thèmes comme "femmes et foi", "femmes et Eglise", "formes liturgiques", etc.. Leur force apparaîtrait d'autant mieux si elles se présentaient comme partenaires du dialogue avec ceux qui ont le pouvoir dans l'Eglise actuellement. Pour moi, je rejoins Conny Parvey (COE) : "Eglise comme société d'hommes et de femmes" : l'Eglise comme véritable société dans laquelle femmes et hommes se donnent mutuellement un espace de liberté où chacun/e peut grandir et devenir créatif/ve sans entrave. Actuellement, de tels rassemblements de femmes nous sont nécessaires. Nous y puiserions force pour exprimer en paroles nos perspectives et nos expériences, et, s'il le faut, en des discours qui dérangent. Ce qui est bien dans le mouvement américain, c'est que les femmes s'y réunissent en Eglise de femmes, mais en même temps elles donnent bénédiction et mandat pour s'entretenir avec la conférence épiscopale. Ainsi sont prises en charge à la fois ce qui est le propre de l'Eglise de femmes et d'autre part le dialogue. Toutefois je pense qu'aux USA l'intérêt pour l'Eglise est encore assez fort, plus qu'aux Pays-Bas ou même en RFA. Ici le mot "Eglise" a déjà une connotation négative pour une grande partie des chrétiens féministes. Peut-être un synode ou un concile de femmes européennes pourrait changer cette image. Si toutefois il n'est pas déjà trop tard et si l'Eglise n'a pas définitivement perdu la confiance des femmes.

Hedwig : Les femmes qui se sont investies dans la théologie et le mouvement féministes, forment dès maintenant une communauté dans laquelle les frontières nationales ou ecclésiastiques ne jouent plus grand rôle. Les structures de cette communauté restent à définir. Elle

n'est pas forcément structurée comme "Eglise". Il me semble en outre que, pour l'instant, elle est plutôt une communauté spirituelle, du moins en RFA. De nombreux groupes se rencontrent, sans chercher de structure permanente. Cela ne mérite donc pas, à mon sens, le nom d'"Eglise". Pour ce qui est de l'Eglise, d'un côté, elle a une structure rigide, de l'autre, on peut y trouver de multiples possibilités que le mouvement de femmes pourrait exploiter.

Tine : Il s'avère cependant que le rapport femmes-Eglise est difficilement heureux sauf au niveau des petits groupes. Chaque fois que les femmes demandent plus, elles sont repoussées par l'Eglise officielle - une Eglise dont elles se sentent partie prenante, même si c'est aux marges. Cette Eglise agit alors de telle sorte que les femmes sont réduites de nouveau à être invisibles. Aussi, ou bien nous n'investissons pas dans les rapports avec l'Eglise officielle, ou bien il faut y investir beaucoup d'énergie. Le rassemblement de femmes devra montrer une grande force pour avoir le courage de l'affrontement. La tâche est considérable, mais en vaut la peine, je crois. Un synode de femmes pourrait être une révélation pour tous ceux qui ignorent totalement le mouvement des femmes, une expérience stupéfiante !

Quel rayonnement cela aurait, quelle force, quelle inspiration en sortirait, mes enfants !

Hedwig : C'est pourquoi de telles rencontres sont nécessaires et précieuses. Nous devons œuvrer en ce sens, également dans les universités. Le niveau de nos engagements peut être différent, et importantes sont les structures qui permettent les échanges.

Tine : Ce qui est central, ce sera toujours de garder le contact les unes avec les autres et de ne jamais perdre de vue les grands problèmes sociaux des femmes. Il ne s'agit pas de mener de merveilleuses discussions théologiques ou d'élaborer de belles théories christologiques ou autres, pendant que des milliers de femmes vivent au-dessous du minimum vital. C'est ce fait-là, propre à notre société capitaliste, que nous, théologiennes, devons mettre en question.■

AVEZ-VOUS LU ?

"ILS SE SONT MARIÉS ...
ET APRES ?"

Julien POTEI,
Essai sur les prêtres mariés,
L'Harmatan, 1986.
(coll. Logiques sociales).

LECTURE FEMME ET HOMME

C'est avec mes yeux et ma sensibilité de femme que j'ai lu le livre de Julien POTEI. Sur le plan de l'information, peu de choses à dire que le livre ne révèle. C'est une bonne enquête sociologique, et l'ouvrage va peu au delà.

Pourtant en le refermant, tant de questions me traversent : Toutes ces femmes, qui ne parlent pas, ou si peu, à travers ce qu'en disent leurs maris. Ces 434 femmes qui ont choisi de répondre à l'amour, se vouant souvent à la clandestinité, ou s'affrontant à la désapprobation de l'entourage, qui sont-elles et qui leur donnera la parole ?

A elles, et à toutes les autres dans leur situation. Chaque fois qu'il est question du mariage d'un prêtre, celle qui est choisie, est considérée encore trop souvent comme celle par qui le malheur arrive, comme si l'Amour n'était pas d'abord une histoire de liberté, de deux libertés.

Dans notre Eglise, où trop souvent encore la femme est celle dont la fonction est d'être mère, et soutien de son mari, vertus si éminemment chrétiennes qu'elles confèrent la sainteté, y aurait-il deux types de femmes ? Celles qui épousent un prêtre, sources de tant de maux, et celles vertueuses qui épousent un simple chrétien ?

Il y a là, pour moi, une injure aux Femmes, mais par là même aussi, une injure aux Hommes.

Julien POTEI, courageusement, donne la parole à ces prêtres qui ont choisi un autre chemin pour réaliser leur vocation de Baptisés ; qui donnera un jour la parole à toutes ces compagnes du silence, à toutes celles qui ont choisi, peut-être comme réponse à leur appel de baptisées, de partager l'amour qui a surgi en elles ?

Alors sans doute la vieille peur, celle du détournement, celle de la femme-tentatrice disparaître, laissant la place à des partenaires pour qui le mariage avec un prêtre, aurait pu être aussi l'occasion d'exercer un certain ministère.

Nicole CHARLES



Le livre de Julien POTEI, "Ils se sont mariés ... et après ?" est un travail de sociologue doublement intéressant.

D'une part, cette enquête serrée, portant sur 434 situations de prêtres mariés, nous informe. Inutile de donner ici un aperçu de cette information, il faut la lire.

D'autre part, dépourvu de visée idéologique, cet ouvrage touche du doigt les deux conséquences d'une position totalement fermée de l'Eglise.

- Ceux qui se marient doivent, sans aucune exception, quitter le ministère et ceci quelles que soient leurs intentions concernant leur engagement dans la vie de l'Eglise : Ils sont désormais "ceux qui sont partis". Le rejet est tel que des restrictions sont posées tant à la célébration de leur mariage qu'à leur éventuelle action de baptisés.

- Beaucoup plus révélatrice est la loi du silence. L'Institution ne dit rien et va même jusqu'à dresser des obstacles sur le chemin de ceux qui ont l'intention de parler (ou de publier une enquête sociologique).

Ainsi des milliers de nos frères, parmi ceux que l'Eglise estimait et proclamait être les meilleurs et les plus nécessaires de ses membres, des milliers de prêtres n'existent plus. La souffrance conséquente à ce jugement apparaît au fil des pages, sans mesure.

Avant de vous laisser ouvrir le livre de Julien POTEI, deux points pourraient servir de conclusion.

. Ce que les chiffres, pourcentages et tableaux ne peuvent pas facilement mettre en évidence, c'est peut-être l'essentiel : à l'origine de ces couples, l'amour a fait naître un homme et une femme à eux-mêmes. Il a surgi dans deux vies et elles ont été transformées. Il faut, pour lire ces pages avec un infini respect, ne pas l'oublier.

. On a l'impression que ce sont les prêtres qui ont répondu à l'enquête. Autrement dit, ce sont les hommes qui sont au centre. Il y a le risque de ne voir leurs épouses que réduites à cela : la femme d'un prêtre. Bien sûr, rien ne permet de récupérer le vieux mythe de la femme qui a détourné l'homme de Dieu, mais on ne peut ignorer combien d'entre ces femmes ont permis à un homme de découvrir un partenariat réel, un amour vrai qui conduit si joyeusement aux autres, un accueil de l'autre qui rend véritablement humble dans le dépouillement et l'épreuve "obligatoire" qui s'ensuit.

Femmes et hommes partenaires ne peuvent, comme le fait l'institution, recouvrir tous ceux et celles-là du poids intolérable du silence.

Philippe COTTEREAU

AVEZ-VOUS LU ?

L'HOMME INTERDIT
Jeannine MARRONCLE,
Paris, Nouvelle Cité,
1987, 195 p.

LECTURE FEMME ET HOMME

Deux femmes, deux hommes, lecteurs et lectrices de *L'Homme interdit*, échangent leurs impressions. En voici des extraits :

- F. Ce qui m'a le plus gênée c'est que je ne vois pas où elle veut en venir, ni par rapport aux femmes, ni par rapport aux prêtres, pas davantage sur la question du sacré ou celle du sacerdoce ...
- F'. D'accord ! L'objectif n'est pas clair. La présentation de cas limites me surprend. Je ne discute pas que ces cas existent et que J.M. les rencontre dans sa pratique de conseillère conjugale ; mais comme ce sont les seuls présentés, cela donne à penser que toutes les relations femmes-prêtres sont de ce genre - et je ne vous cache pas qu'ils me paraissent tous relever, à la limite, de cas pathologiques. N'a-t-elle pas "écouté" d'autres cas ?
- H. Pour ma part je mets en cause la méthode des cas. Quand on fait la même chose dans le cadre d'une formation on sait très bien ce qui va en ressortir : les stéréotypes ! Faire la même chose dans un livre ne fait rien avancer, bien au contraire. Par exemple, c'est tout juste si l'auteure n'a pas l'air de dire qu'on est condamnés à la relation comme si c'était là, misère de pauvres humains ; est-ce la seule façon de voir la relation ?
- H'. Et quelle relation peut s'instaurer si le prêtre n'a d'identité qu'en s'identifiant à sa fonction d'homme du sacré ? Il y a d'autres prêtres que ceux-là.
- H. Si un prêtre engage une relation avec une femme n'a-t-il d'autre solution que de se dédoubler et, pour finir, de donner le privilège à l'homme du sacré ?...
- F. Je peux apporter les réactions de mon entourage. J'ai fait lire le livre à ma mère qui me l'a rendu en me disant : "Je trouve ces histoires banales à en pleurer et n'en vois pas l'intérêt ; ça me fait le même effet que la presse du cœur".
- F'. Même le dernier chapitre ?
- F. Elle n'a pas dû vouloir aller jusqu'à la fin !
- H'. Il y a en tout cas une disproportion entre ces réactions et la crainte que semble éprouver J.M. dans le préambule du livre. Elle n'a pas du tout le sentiment, elle, d'aborder du banal !
- F. Oui, c'est certain. M. (autre membre de FHE) m'a dit combien elle appréciait qu'elle ait eu le courage d'oser lever le voile publiquement sur un sujet tabou, et ce n'est pas facile pour une femme de se risquer sur ce terrain-là.
- H. C'est bien pour ça que la question de méthode est importante.
- F'. Est-il bien vrai de dire que la question est si tabou que cela ? Les livres, le cinéma s'en donnent à cœur joie sur le sujet. Mais surtout il me semble que le fait de se limiter trop aux femmes qu'elle rencontre lui fait manquer bien d'autres choses. D'autres hommes, identifiés par des femmes à leur fonction, sont automatiquement considérés comme des hommes qui les écoutent mieux que leur mari ...
- H. Entre nous soit dit, ce sont peut-être eux, les maris, les plus mal lotis du livre.
- F. De quoi ont-ils l'air en effet ! Ils n'existent même pas.



- F: ... en plus on voit aujourd'hui le même phénomène se renverser. J'ai vu une publicité vantant les mérites de la parfaite secrétaire par un cadre qui s'exclame "une secrétaire m'écoute mieux que ma femme !". Il y a toute une évolution sociale qui déborde largement le seul cas du prêtre comme homme interdit.
- H: Et qu'est-ce qui est exactement interdit ? et à quoi cela tient-il ? aucune analyse n'est proposée ici. Tous les prêtres sont-ils interdits pour toutes les femmes ?
- F: Sans compter que le livre ne dit rien des autres hommes interdits - l'homme marié à ma copine est aussi un homme interdit.
- F: Et des femmes interdites non plus.
- F: En outre, je ne suis pas sûre que pour beaucoup de femmes la relation au prêtre ne soit pas, en un sens, moins interdite que la relation à un autre homme. Beaucoup considèrent, à tort ou à raison, que le fait de travailler avec des prêtres présente au moins certaines garanties ; elles n'ont pas autant à se tenir sur leurs gardes qu'en d'autres situations ; elles peuvent vivre des relations où la sexualité ne sera pas automatiquement la première préoccupation.
- H: Ce serait donc le contraire de l'homme interdit !
- H: Et surtout ça montre bien que la séduction n'est pas le seul type de relation entre prêtre et femme, ou plutôt que l'histoire d'un amour entre un prêtre et une femme ne se réduit pas à ce seul aspect. Pour beaucoup de prêtres et de femmes qui s'aiment c'est la chance de s'engager à aller jusqu'au bout d'une responsabilité vécue l'un par rapport à l'autre.
- F: Oui, et je suis surprise que J.M. ne dise rien de ce qui arrive à deux individus libres qui se rencontrent, et qui se rencontrent justement, homme et femme. Dans le livre je ne vois aucune histoire d'amour, pas même celle d'Edith dans la mesure où elle n'intervient qu'en contrepoint des autres.
- H: Aucune, en effet, car dans chaque histoire la femme retombe sur elle-même. Et la seule qui semble s'en sortir, - aux Baléares ! - J.M. la disqualifie plus loin !
- F: Comme la solution, pour en sortir, c'est de prendre la voie étroite, ça frise la goujaterie : le mari, on peut le tromper, cela aura d'autant moins d'importance qu'on finira par prendre la voie étroite. J'ai pensé aux "fausses vierges" comme on disait dans ma jeunesse, de celles qui flirtaient sans passer à l'acte. Si J.M. ne plaide évidemment pas pour cela, c'est quand même cela qu'on risque d'entendre. Et cela ne valorisera pas l'ascèse.
- H: Tu parlais de goujaterie. En reconnaissant à la lecture des propos entendus de la bouche de prêtres, je les ai ressentis comme tels. Est-ce parce qu'ils sont hommes du sacré que leur goujaterie est plus excusable ?
- F: Pour en revenir à l'ascèse, c'est étrange qu'on ne parle d'ascèse que par rapport à la relation femmes-prêtres.
- F: ... ou alors J.M. parle, surtout, de l'ascèse qu'elle estime devoir s'imposer dans sa fonction de conseillère conjugale ...

L'échange s'est poursuivi. Revenait régulièrement la question initiale de l'objectif du livre. Si l'intention n'était pas mise en cause, était fortement contestée la manière de tendre à cet objectif par une sorte de mise à plat des cas qui, à terme, dessert tout autant la cause des femmes que celle des prêtres, et pis encore des hommes mariés. A tel point que F. s'est écriée : "Si vraiment les prêtres et les maris sont tels que le livre les présente il y a vraiment quelque chose à faire dans l'éducation des garçons !". Conclusion plus positive qu'il n'y paraît !

AVEZ-VOUS LU ?

LA PAROLE ENSEVELIE ou l'Evangile des femmes Marie-Paule DEFOSSEZ, - Le Cerf, 1987, 211 pp.

La parole ensevelie ou l'Evangile des femmes est un de ces petits livres rares et essentiels, difficiles à classer autant qu'à oublier. Expérience de vie, expérience de la foi, méditation visionnaire, critique bien justifiée, relecture, compétente et originale des évangiles s'y croisent avec un rare bonheur d'expression.

Ceux qui voudront n'y voir qu'une œuvre féministe - et combien efficace ! - lui refuseront, c'est sûr, le label théologique. Et ceux qu'irritera ce caractère féministe refuseront tout. Ceux et celles qui ont une théologie laborieuse et cléricale ne seront pas contents non plus de lire qu'à côté de la foi des femmes, "celle des apôtres apparaît souvent comme un ersatz fondé sur le miracle, la puissance de Jésus et l'espoir d'une récompense" ...

L'originalité de l'auteur réside dans sa vision intégrante. Elle ressent, elle, "l'unité de l'histoire humaine" et elle en lit les erreurs, les manques catastrophiques, les cruautés flagrantes, "dans tous les secteurs de la vie. Sexuel et familial, social et politique. Philosophique et religieux. En fin de compte derrière tant de masques, l'absence de dialogue entre hommes et femmes suffit à expliquer la plupart des dérives de l'histoire".

Sont expliquées de même les dérives de l'Eglise, son "coma religieux", sa structuration autoritaire et misogyne et l'interprétation pervertie qu'elle a faite du message de Jésus. L'humain c'est la communication des esprits. Le message évangélique n'était autre que le service du proche. Jésus, "croyait en l'homme ... comme seul Dieu peut y croire". Là s'enracine l'expérience de foi de Marie-Paule Défossez : "Je crois que les hommes et les femmes peuvent faire beaucoup mieux que de 'croire' passivement à l'existence de celui qu'ils nomment Dieu. Peut-être leur est-il d'abord demandé de créer, entre eux, la preuve la plus irréfutable de cette existence".

Habitée de l'idée qu'il y a une convergence entre le service de l'autre auquel se vouait Jésus et celui dont les femmes faisaient leur apanage depuis que les hommes le fuyaient, l'auteur s'attache à retrouver les traces des disciples femmes. En comparant avec autant de bon sens que de minutie et compétence les quatre évangiles, elle s'émerveille d'y lire d'autres sens encore ensevelis :

"Serait-il si blasphématoire, si inimaginable de penser qu'on a peut-être cru trop facilement tout comprendre ?.. ne s'est-on trop facilement rallié sans trop discuter et comme cela se passe dans tous les groupes humains, aux idées des meneurs, des disciples doués pour le discours, l'organisation et la prise de pouvoir ? Mon projet est de suggérer qu'à l'intérieur du message généralement admis ... un autre message plus unifiant, atteignant mieux l'homme au centre de lui-même, attend encore d'être décrypté. Et de même que, selon Jésus lui-même, son message ne détruisait pas la loi ancienne mais l'accomplissait, de même celui qui nous attend ne détruira pas la vie des Eglises mais l'accomplira".

Sur l'entente entre Jésus et les femmes, que de trouvailles : ce lavement des pieds bien vite oublié par l'Eglise et dont les apôtres déjà voulurent taire qu'il répondait à l'onction de Béthanie. Ce refus scandalisé de Pierre tout à fait inexplicable si on ne voit que, pour lui, ce Christ qu'il appelait son Seigneur se faisait lui-même pire qu'un esclave, une femme !.. Et ces lapsus embarrassés de Luc, et cette éviction par Pierre et Paul en quatre actes, des femmes disciples ! Jusqu'à cette violence faite aujourd'hui encore à leur expérience, leur parole, leur dignité, leur droit - comme aux hommes - à l'universalité.

Pour me réjouir tant de la qualité mystique, et heureusement toute personnelle de l'œuvre, j'éprouve quelques



FORTUNE ET INFORTUNE
DE LA FEMME MARIEE,
François de SINGLY,
PUF, Economie en liberté,
1987, 229 p.

AVEZ-VOUS LU ?

François de Singly se défend d'avoir écrit un livre pour ou contre le mariage, car chacun et chacune évalue les coûts et les avantages du mariage en fonction de son sexe, de son milieu social ou de sa "dot scolaire".

On s'aperçoit cependant que ce sont surtout les femmes qui font les frais du mariage. Certaines d'entre elles supportent difficilement la pénalisation qu'il fait peser sur elles, du fait de la division du travail entre les sexes, qui reste une donnée qui n'est pas vraiment remise en question, ni théoriquement, ni pratiquement. Elles sont pénalisées dans leur travail professionnel (leur promotion passe après celle de leur mari, pourvoyeur principal des ressources du ménage) ; elles sont pénalisées par le travail ménager et les soins aux enfants qui viennent s'ajouter au travail professionnel ; et si elles ne travaillent pas à l'extérieur, elles sont pénalisées par une perte d'autonomie et d'indépendance.

L'amour réciproque atténue ces tensions, mais, si bien des couples choisissent aujourd'hui la cohabitation, c'est qu'elle favorise l'autonomie, le partage des tâches et une redéfinition des rapports entre les sexes.

L'auteur remet à leur place certaines idées toute faites, notamment celle qui consiste à lier le travail des femmes à l'augmentation des divorces. De fait, les femmes qui travaillent demandent plus fréquemment le divorce que les femmes au foyer. Cela tient simplement à ce que les secondes n'ont pas les moyens de divorcer et leur façon d'exprimer leur insatisfaction vis-à-vis du mariage est de s'évader dans la dépression, dont le taux le plus élevé est enregistré dans la catégorie des femmes au foyer.

Les dernières pages du livre incitent à reconsidérer les rapports entre les époux. Un effort est certainement à faire du côté masculin, dans le sens d'un investissement affectif et relationnel ; le manque de communication et de compréhension figure en première position de la hiérarchie des griefs adressés au partenaire.

Si l'on veut sauver le mariage et au-delà de lui la relation de couple et la famille, l'homme doit apprendre à ne pas accorder plus d'importance à son travail qu'à sa famille.

Alice Gombault

réticences au dernier chapitre qui ouvre sur l'actualité. L'auteur écrit seule, sans référence aucune au mouvement collectif des femmes, à leur prise de parole, aux pourquoi et comment de leur participation pastorale. Elle évoque seulement la probabilité d'une ouverture faite aux femmes pour un diaconat de suppléance des prêtres, et la quasi obligation qu'elle leur fait de le refuser et de faire la grève. Quitter peut-être. Ceci ne me paraît guère réaliste ! Et, aussi, inopportune toute prétention à édicter des engagements et comportements dans l'Eglise.

Est-ce si simple de savoir exactement quoi accepter et quoi refuser lorsque l'on se reconnaît d'Eglise ? La foi nous mène parfois malgré ceux qui en font une profession détestable ... et le service du tout proche appelle là aussi. Heureusement, enfin, de nombreux hommes d'Eglise se sont déjà décidés à rejoindre ce lieu que l'auteur évoque si bien et où, c'est vrai, tant de femmes les ont attendus, "dans le combat quotidien pour le service des proches".

M.T. van Lunen Chenu

AVEZ-VOUS LU ?

DONNA E CHIEZA,
LA TESTIMONIANZA DI
GIOVANNI CRISOSTOMO.
Cettina MILITELLO,
Palerme, 1987, 252 p.
(Facolta teologica di Sicilia,
studi 3).

Un ouvrage savant, fondé sur une minutieuse étude de l'oeuvre d'un Père grec du IV^e siècle... ce qui pourrait être un aride travail universitaire est tout entier sous-tendu par un cri personnel de l'auteure : parce qu'elle est femme, parce qu'elle est théologienne elle prouve que la théologie par les femmes, apporte une lecture plus riche de nos classiques et doit déboucher sur de nouvelles distributions des rôles, voire la création de rôles inédits.

Partie de la constatation que l'évangile donne à la femme une place qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors et retrouvait peut-être ainsi le message biblique "à l'image de Dieu il les créa, hommes et femmes il les créa" (Gen. 1,27), l'auteur/e cherche à cerner si le retournement anti-féminin du christianisme était déjà opéré au IV^e siècle. Le témoin qu'elle privilégie est Jean Chrysostome (v.349 - 407), dont l'oeuvre pastorale importante offrait un riche corpus.

Sans entrer dans les détails d'une très fine et toujours pertinente analyse, on s'aperçoit que le patriarche a eu vis-à-vis des femmes de son époque une attitude ambivalente. Dans les relations directes qu'il entretenait avec la diaconesse Olympia, on ne décèle pas d'abord "d'androcratie" : la jeune femme, veuve, joue un très actif rôle d'intermédiaire, d'accueil, elle a une véritable fonction ecclésiale... et puis parallèlement, il y a une sorte de "dérapage" (si j'ose dire), de Jean Chrysostome. Dans la sollicitude envers

la correspondante à laquelle il confie tant de démarches et laisse tant d'initiatives, il évoque la tristesse dont elle ne peut se débarrasser, et l'explication de cette *anthumia* devient alors parfaitement "culturelle", paulinienne et misogyne : la "dépression" est la punition d'Eve : plus pécheresse qu'Adam, voué au travail, elle fut condamnée à la tristesse... Olympia est soumise à la loi de son sexe.

Ce poids culturel paraît à l'auteure intervenir à un moment ou à un autre dans les analyses que Jean Chrysostome a faites de la virginité et du mariage. Il était déjà trop tard pour échapper au schéma de la faute absolue de la femme et de sa subordination à l'homme. Pourtant ce père grec était extraordinairement intelligent et honnête dans sa démarche : en poussant ses analyses il a abordé des points difficilement acceptables pour la société byzantine de son époque : ainsi il arrivait à dire que la chasteté de la veuve peut être plus authentique que celle de la vierge, et que cette chasteté, libérant la femme de la tutelle d'un mari, et pour la veuve, d'un père rend la femme véritablement indépendante et maîtresse de sa destinée. De même, dans une longue analyse du mariage selon Chrysostome, l'auteure montre que ce dernier ne s'intéresse pas à la femme comme mode de perpétuation de l'espèce, ni même comme mère et éducatrice, donc à son rôle traditionnel, mais qu'il pousse à son extrême l'image paulinienne du mariage du Christ et de l'Eglise : "prends la mesure de l'amour si tu veux que la femme obéisse comme l'Eglise au Christ, soucie-toi



LA FOI QUI RESTE,
Jean-Claude BARREAU,
Le Seuil, 1987, 190 p.

AVEZ-VOUS LU ?

Une morale fondée sur la foi, c'est la proposition de Jean-Claude Barreau dans "La Foi qui reste" : morale qui serait un minimum commun "pour tous les hommes de bonne volonté".

Fidèle aux grandes lignes de sa pensée, l'auteur dessine une morale d'appel, non d'autorité, qu'on doit agencer soi-même, sous la dictée de l'Esprit. Comment ? Puisque, par définition, toute valeur est bonne, il s'agit essentiellement de construire sa propre hiérarchie de valeurs, en les prenant par couples, de manière à ce que chacune d'elles soit corrigée par sa valeur contraire. Et de rappeler les paradoxes évangéliques qui nous recommandent d'être "candides comme des colombes et rusés comme des serpents". Même la foi a besoin de doute pour ne pas se pervertir en fanatisme !

Dans ce livre très riche, je me suis arrêtée à ce qui est dit sur les rapports de la femme et de l'homme : la non discrimination de la moitié féminine de l'humanité est facteur de réussite d'une population et de sa modernité. On ne saurait se priver du savoir-faire des femmes.

Mais la société moderne semble ne plus avoir besoin ni des différences ni des rôles spécifiques. En fin de compte, cette spécificité mâle-femelle est-elle nécessaire ?

J.C. Barreau souhaite que les deux pôles masculin et féminin restent distincts afin de maintenir le corps social "sous haute tension". Car la bipolarité ouvre à la beauté, chasse l'ennui, assure le développement psychologique de l'enfant. Le double modèle humain fait avancer la vie, en perpétuant la guerre et le jeu des sexes. Bref, le partenariat ne doit pas induire une évolution vers l'uni-sexué.

Ce qui, pour moi, n'empêche pas de continuer à rechercher ce qu'il y a de commun dans les deux sexes, à côté des singularités des uns et des autres : afin de corriger la tension sociale par des apports de compréhension et de détente.

Léonor Gabarain,
Paris

d'elle, comme le Christ de l'Eglise". Et pourtant, malgré ce que l'on pourrait appeler des intuitions raisonnables, ne cessent d'affleurer les topoi d'Eve pécheresse, de la faiblesse morale, de l'imbecillité du sexe, de l'artifice mortel de la beauté féminine. C'est, hélas, cet arsenal en grande partie lié au genre littéraire de l'homélie que l'Eglise retiendra pour son enseignement et sa réflexion postérieure : le témoignage du Patriarche montre qu'il était déjà trop tard pour échapper à la tradition à la fois biblique (Eve) et juridique (la législation romaine).

Mais aujourd'hui que les femmes et les hommes ont les moyens intellectuels de revenir à la lecture biblique et de transcender le poids culturel qui pèse sur l'histoire de la chrétienté, les vieux discours doivent "fondre comme neige au soleil". C. MILITELLO, très calmement, assure que les femmes trouveront dans la théologie au féminin, la façon de faire reculer l'androcentrisme : la ressemblance au père ne sera plus un visage viril mais celui des partenaires hommes et femmes.

Françoise Michaud-Fréjaville,
Orléans

Colloque sur l'organisation du travail et du temps

Paris, Le Sénat, 21 mars 1987

L'association des Mariannes créée en 1985 par des femmes engagées dans la vie publique, politique, syndicale et médiatique est mixte. Elle constitue un important réseau de réflexion, d'échanges, de propositions et d'idées. Elle permet la concertation et le travail en commun sur des sujets d'avenir.

Son objectif est le partage : un partage égalitaire qui ne soit pas de parade, qui cesse d'être un mot vide de sens que l'on répète pour se donner bonne conscience.

"Les Mariannes ont entrepris des actions diversifiées tendant à affirmer la présence et l'engagement des femmes dans tous les domaines d'activité, et à partager avec les hommes la citoyenneté".

Pour aider les idées à s'exprimer et leur donner une tribune, il a paru nécessaire à l'Association d'organiser des carrefours de rencontre entre des secteurs d'activité et d'opinion qui se côtoient parfois en s'ignorant : chercheurs, politiques, intellectuels, entrepreneurs, associations syndicalistes .. masculins et féminins.

C'est dans cet esprit que ce colloque auquel FHE avait été invitée, a proposé quatre thèmes, suite à l'introduction faite par une historienne, Madeleine Rebérioux, sur le temps, les femmes et la Cité :

- les régulations de l'activité économique et des loisirs (travail, loisirs, transports, rythmes de vie, organisation du travail scolaire) ;
- l'entreprise (la flexibilité, insuffisance de formation, risques de précarisation des emplois, les contraintes nouvelles des horaires) ;
- l'autre temps (temps de loisirs, de la retraite, un temps lésiné dans lequel les femmes ont bien du mal à loger l'engagement, le militantisme) ;
- l'Europe (étude comparative des différences entre les divers pays et la France créant une désynchronisation qui pèsera sur les politiques communes).

Yvette Roudy, députée, ancienne ministre, a conclu la journée en résumant les propos exposés et en élargissant la réflexion française sur l'égalité professionnelle à une analyse de prospective internationale.

Marie-Thérèse Faucher,
Jeanne Courrière,
France

AVEZ-VOUS LU ?

LES DIVORCÉS REMARIÉS,
Michel LEGRAIN,
- Centurion, 1987, 191 p.

Un livre tout entier sous-tendu par une espérance, ou plus exactement porté par l'espoir que toute espérance n'est pas perdue pour les divorcés remariés dont les témoignages sont nombreux tout au long de l'ouvrage. Ce livre fourmille de références historiques et textuelles utilement rassemblées.

La recherche du théologien trempée de préoccupations pastorales ouvre des voies que l'auteur n'explore que sur la pointe des pieds. Cf. les pages 105 à 108 : "Vers une jurisprudence décentralisée ?".

Comment se doter de structures d'Eglise qui jouent leur rôle propre, c'est-à-dire un rôle d'Eglise, dans le dialogue entre les divers spécialistes de la législation canonique et les clercs d'une part, les divorcé-es remarié-es d'autre part.

Jean-Pierre Leconte.
Paris.

Europe Association européenne des femmes pour la recherche théologique

EUROPEAN SOCIETY OF WOMEN FOR THEOLOGICAL RESEARCH
EUROPÄISCHE GESELLSCHAFT FÜR THEOLOGISCHE FORSCHUNG VON FRAUEN

Sous le titre :

Déni et affirmation de soi

120 théologiennes de la nouvelle Association Européenne des Femmes pour la Recherche Théologique se sont réunies à Boldern aux Pays-Bas du 28 mai au 1er juin 1987.

Elles ont confronté plus de cent travaux de recherche dans un champ disciplinaire sans cesse développé et approfondi. L'Association européenne et oecuménique s'est fondée l'an dernier avec, entre autres, le soutien du Conseil Oecuménique des Eglises (COE) et du Forum Oecuménique des Femmes Chrétiennes d'Europe. (cf. FHE 27, pp.4-14, et FHE 29, p.25).

Elle a pour but de renforcer des solidarités jugées encore indispensables par les femmes et, à cette fin, de faciliter leurs possibilités de recherches, d'échanges et de publications.

Selon les différents pays, les universités d'état ou confessionnelles et selon les options personnelles, certaines théologiennes affichent leurs recherches comme théologie féministe, women's studies, alors que d'autres théologiennes se méfient de toute catégorisation à cause du danger de mise à l'écart ou enfermement d'une théologie "féminine et féministe".

Quant aux femmes, elles se diront croyantes "dans" les Eglises ou non, voir post-chrétiennes ou post-patriarcales...

Catharina Halkes, première titulaire d'une chaire à Nimègue sur "féminisme et christianisme" était présente ainsi qu'Elisabeth Schüssler Fiorenza dûment reconnue pour son livre "En mémoire d'elle" que de nombreux groupes féminins travaillent déjà. On a aussi appris que dans dix universités néerlandaises on pouvait trouver des cours, séminaires, women's studies, où la théologie féministe est étudiée en tant que telle ou dans des disciplines qui peuvent la servir et l'enrichir.

La délégation française était composée de France Beydon, Bernadette Lorenzo et Christiane Portefaix, Marie-Thérèse van Lunen Chenu, Donna Singles de Lyon et Marie Zimmermann de Strasbourg.

La prochaine conférence aura lieu en R.F.A. en automne 1989 sur les images et représentations de Dieu.

L'assemblée a reconduit Daphne Hampson, professeur de théologie dogmatique à l'Université St Andrews en Ecosse, dans sa charge de présidente, pour deux ans. La trésorière est Doris Strahm de Bâle et la secrétaire générale Ruth Albrecht d'Hambourg.

Marie-Thérèse van Lunen Chenu
La Grande Roche, 71520 Matour.

(adresse de contact pour la France)



18^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

FÉDÉRATION PROTESTANTE DE FRANCE

Strasbourg, 29-31 mai 1987

310 participants, y compris les invités dont Femmes et Hommes dans l'Eglise - France, ont approfondi le thème :

"CONVICTION ET TOLÉRANCE"

induit par la commémoration de la Révocation de l'Edit de Nantes, et enrichi par la vitalité des Eglises membres de la Fédération.

Le numéro 31, avec le recul des jours, donnera un écho "FHE" d'une rencontre dont la presse a relaté les événements saillants.

Tout comme la question ouvrière au XIX^e siècle se pose, à l'aube du 3^e millénaire, celle des femmes. Sa solution est la tâche primordiale du monde d'aujourd'hui. C'est ce qu'a déclaré, en substance, Mgr. Ernst GUTTING, évêque auxiliaire de Spire en Allemagne, lors d'une conférence donnée l'automne dernier à Fribourg. Dans notre société, aussi avancée et émancipée qu'elle puisse être, les femmes sont toujours secrètement méprisées, tandis que prédomine encore un patriarcalisme vieux de plusieurs millénaires et qui détermine une structure imprégnée de violence masculine.

Le christianisme lui-même n'a pas pu résister à cette poussée. On découvre très lentement, par exemple, avec l'aide de la théologie féministe, combien nous sommes empêtrés dans une image de Dieu unilatéralement masculine.

Pour Mgr. Gutting, chargé par la Conférence Episcopale Allemande des questions féminines, "le patriarcalisme trouve son origine dans le péché originel". L'être humain se voulait à l'égal de Dieu. C'était détruire le partenariat entre homme et femme, élément fondamental de la création. L'homme a projeté ainsi sa propre défaillance, sa culpabilité sur un bouc émissaire, sur quelqu'un présumé plus faible, c'est-à-dire la femme.

Mgr. Gutting a engagé les chrétiens à faire preuve, sur ce point, d'une vigilance critique ; à reprendre notre propre tradition et à entreprendre "sans lunettes patriarcales" une nouvelle lecture de l'Écriture. La subordination de la femme "n'appartient pas à la Révélation".

Christ in der Gegenwart 47,
23 nov. 1986

La première femme rabbin

La France aura sa première femme rabbin dans deux ans. Elles sont deux en Israël, huit en Angleterre, une centaine aux États-Unis, berceau du judaïsme libéral.

Elle s'appelle Pauline Bebe et elle est née à Neuilly il y a vingt-deux ans de père pédiatre et de mère avocate. C'est la seule étudiante française du Leo-Beech College à Londres, qui forme en cinq ans (dont un en Israël) les rabbins libéraux. Son intervention au colloque du mouvement juif libéral a été très remarquée.

Un trait de rimel aux paupières, une sage robe sombre : Pauline a tout de la jeune fille moderne et modèla. Bac à seize ans, licence d'anglais à dix-neuf et licence d'hébreu en préparation aux Langues orientales, où elle a eu comme professeur le grand rabbin Sirat.

Elle a été la première du mouvement juif libéral, en 1977, à recevoir la bat-mitsvah et à devenir directrice d'un cours de talmud-torah pour les enfants. Elle rentre encore une fois par mois de Londres dans sa communauté parisienne pour diriger l'office shabat et faire le sermon. C'est d'ailleurs par goût de l'enseignement, des homélies, des belles liturgies et des relations personnelles qu'elle a choisi, dès la fin de l'adolescence, de devenir rabbin. Elle se réjouit d'être celle qui accompagne le juif dans les moments religieux de sa vie : la présentation de l'enfant à la torah, la circoncision, la bat-mitsvah, le mariage et l'enterrement. Si la fonction de circonciseur est réservée aux hommes (le Moel), des femmes se préparent, dans le judaïsme libéral, à devenir moaloth : « c'est bien une femme, Tsipora, qui a circoncis Moïse », rappelle Pauline Bebe.

Qu'une femme devienne rabbin est totalement contraire à la tradition du judaïsme orthodoxe qui limite la participation rituelle des mères et des épouses à des actes privés. Elles sont exemptes d'un grand nombre de commandements. « Mais exemption ne veut pas dire interdiction », dit Pauline qui, avec les juifs libéraux, n'admet pas les restrictions sexistes qui existent dans les communautés juives. Dans les synagogues libérales, les femmes prient près de leur mari et montent à la torah pour les lectures.

Pauline Bebe envisage de se marier et d'avoir des enfants. Même si elle entend mener une vie rituelle, régulière, elle ne confond pas le judaïsme avec « l'accétisme ». Une fois rabbin, elle n'abandonnera pas le pantalon ou le maquillage : « Je n'irai pas à la synagogue en jeans et en tee-shirt, mais un rabbin ne doit pas avoir l'air triste. »

Henri Tincq, Le Monde 8 avril 1987

Winnipeg, au beau milieu du pays, s'est laissé surprendre par le rythme incantatoire des voix qui cherchent à ébranler des montagnes. Venues de toutes les provinces canadiennes et des Territoires du Nord-Ouest, les 260 participantes à la conférence nationale «Moving Mountains» ont bien compris qu'elles devaient puiser aux sources vives de la foi chrétienne les énergies nouvelles dont elles ont besoin pour déraciner le sexisme qui atteint encore leur vie.

Ce n'est pas une mince entreprise d'orchestrer pendant quatre jours la voix des chrétiennes de douze confessions différentes, de tous âges et d'aspirations variant selon leur expérience concrète du féminisme. Le Conseil oecuménique des chrétiennes du Canada y est pourtant arrivé du 1er au 4 mai dernier, à l'occasion de la conférence nationale qu'il organise tous les quatre ans. Il s'était ajouté, cette fois, le défi du bilinguisme en incitant une délégation québécoise francophone à se joindre aux habituées.

Tout comme leurs soeurs des États-Unis qui ont créé, au début des années 80, l'événement «Women Moving Church», les chrétiennes du Canada sont engagées dans un processus dont le sommet de Winnipeg n'est qu'une étape. Il y est bien sûr question de pornographie avilissante à combattre, de langage sexiste à corriger, de rapports hommes-femmes à établir dans la dignité. Les structures sociales qui relèguent les femmes dans la pauvreté et la marginalité furent pointées du doigt. Pas moins que les pratiques des Églises qui tiennent les femmes hors du champ des responsabilités ministérielles.

La méthode de travail a cependant de quoi surprendre, la démarche des ateliers ne devant pas nécessairement aboutir à des résolutions et les plénières n'ayant pas l'allure d'assemblées délibérantes. Gaspillage d'énergies décevant: pourquoi ne pas utiliser ce potentiel réuni et le transformer en une force capable de secouer montagnes, cuisines et parlements? L'étonnement est d'autant plus grand que le COCC, dont l'assemblée est formée de trente-cinq déléguées des Églises, analyse régulièrement des questions sociales et sait former des coalitions.

Le pouvoir recherché à Winnipeg est en réalité d'un autre ordre et non moins redoutable. C'est celui de la foi, ce «grain de moutarde» dont parle Matthieu 17,20 qui procure la force de lutter contre l'oppression des femmes et, plus encore, contre ces visions tronquées qui nous relèguent au rang de disciples de seconde zone. Ces perspectives ont été évoquées aussi bien par Veronica O'Reilly, de tradition catholique, que par Lois Wilson, que ses responsabilités à l'intérieur de l'Église unie autorisent à examiner lucidement les conditions d'exercice du service pastoral.

À mesure qu'elles dansaient devant la face bienveillante de Dieu, les participantes s'aperçurent que les montagnes rigides se mettaient à vaciller. Pouvoir de défier les montagnes au-dehors, grâce à la solidarité des croyantes. Pouvoir de repérer les montagnes au-dedans, celles qu'on nomme peur ou résignation, complicité souriante, repli sur des terrains de sécurité,

D
E
S
M
O
N
T
A
G
N
E
S
A
D
E
P
L
A
C
E
R

Relations, n° 522,
juillet-août 1986,
pp. 164-165.

inertie ou révolte accusatrice. Il n'est pas si facile de débusquer ses propres connivences avec l'oppression, ni de reconnaître les traces qu'elle laisse dans sa vie, comme le faisait remarquer une étudiante de Toronto devant des propos trop généraux pour avoir prise sur la réalité.

À travers les images bibliques de Dieu, celui qui console et celui qui libère, d'un Dieu accueillant ou provocateur, la conférence de Winnipeg a su proposer des démarches d'intériorité et de conversion. Le recours aux approches inspirées de la psychologie de la croissance n'est pas sans écueil; il a toutefois le mérite de tendre à une spiritualité qui intègre l'expérience des femmes. La recherche devra se poursuivre en puisant aux meilleures traditions du christianisme et, en particulier, aux sources bibliques dont la relecture est si féconde pour la redécouverte de la vocation des femmes. ■

Gisèle Turcot

ACTUALITES

DANEMARK

Un sous-comité du comité gouvernemental danois sur "l'identité de statut entre hommes et femmes" est en train d'examiner la situation de l'Eglise luthérienne (majoritaire) dans laquelle les femmes peuvent être ordonnées depuis quarante ans. Des pasteurs viennent d'exprimer leur crainte de voir le ministre des affaires ecclésiastiques refuser aux pasteurs hommes opposés à l'ordination des femmes, la possibilité d'une ordination séparée. Actuellement, un seul évêque, celui de Viboy, Georg Geil, préside de tels services, pour exprimer "la liberté de l'Eglise" bien que lui-même ne soit pas hostile à l'ordination des femmes.

BIP, 6 mai 1987

FINLANDE

L'Eglise luthérienne évangélique de Finlande qui ordonnera des femmes pasteurs à partir de l'année prochaine, vient de publier des directives destinées à "promouvoir la coopération entre les adversaires et les partisans de l'ordination des femmes et à protéger l'unité de l'Eglise".

Ainsi, ceux qui ne souhaitent pas être ordonnés en même temps que les personnes de l'autre sexe pourront demander des arrangements spéciaux, bien que les évêques de l'Eglise aient déclaré en septembre 1986 "qu'il n'était pas approprié, pour la personne qui est ordonnée, d'exprimer des souhaits concernant le choix de ceux et celles qui participent à la cérémonie d'ordination".

De plus, il est rappelé que les paroissiens peuvent demander à n'importe quel pasteur de l'Eglise évangélique luthérienne de Finlande de présider baptêmes, mariages et enterrements.

BIP, 6 mai 1987

A VOS AGENDAS

Le Forum Droits et Libertés dans les Eglises (voir annonce détaillée dans le n° 29, p.44) aura lieu les 21 et 22 novembre 1987 à Paris.

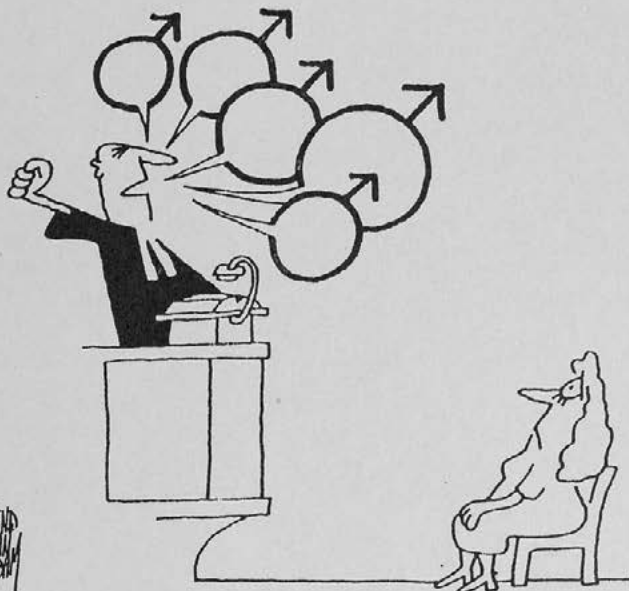
PRIX CITRON

Lu dans la PRESSE ...
Prix décernés par FHE n° 30

décerné aux auteurs de l'*Instrumentum laboris* (en vue du futur Synode 1987) qui oublie si sereinement les discriminations dont tant de femmes se disent l'objet dans l'Eglise :

"L'importance du rôle de Marie dans la vie de tout le Peuple de Dieu montre le chemin à suivre pour reconnaître le rôle de la femme dans l'Eglise et pour faire éviter à l'intérieur de l'Eglise les discriminations dont la femme souffre dans la société."

(*Instrumentum laboris*, p. 57).



Amsterdam, A 22.

PRIX ORANGE

à la Revue "APPROCHES", d'avril 1987,
éditée par la Fédération suisse des
femmes protestantes,
pour nous offrir le si joli mot de
Charlotte Whitton (1986) :

"Quoi qu'elle fasse, la femme doit
le faire deux fois mieux que l'homme
afin qu'on en pense autant de bien.
Heureusement, ce n'est pas difficile."

Un tissu qui s'élabore

La communauté est comme un tissu qui s'élabore,
un tissu dont je ne sais pas ce qu'il sera
mais qui, autour de nous peu à peu,
se tisse sans modèle ni dessin savant.

Dans ce tissu, je peux être un fil, un trait de couleur ...
bleu profond ? rouge éclatant ? ou bien le fil de lin gris.
Cette troisième couleur, au dire des tisserands, est la plus importante.
Le gris neutre de tous les jours, celui qui fait chanter le bleu profond
et le rouge éclatant ; celui qui est porteur d'harmonie.

N'avoir que ma propre couleur, et de cela me réjouir,
pour qu'elle apporte la joie et non la rivalité, comme si moi bleu,
j'étais l'ennemi du vert, comme si j'étais, moi, ton adversaire.

Et ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas entrer avec nous
dans l'ouvrage ?

Irai-je les précédant, leur faire place, pour qu'ils viennent librement
de leurs propres couleurs se mêler au dessin ?

Il y a une place pour tous. Et chaque fil vient apporter une continuité :
non seulement ceux qui sont à l'origine du travail ont été tendus
d'un support à l'autre du métier, mais chaque fil.

Un fil vient à se rompre : aussitôt le travail s'arrête,
et les mains patientes de tous les tisserands s'appliquent à le renouer ...

Chaque fil, même le plus lumineux peut disparaître, tissé sous les autres.
Il est cependant là, non loin, même si notre oeil ne le perçoit plus ...

Maintenant c'est au tour du mien d'être lancé à travers la chaîne.
Quand son trait aura cessé d'être visible,
alors toute l'harmonie apparaîtra,
harmonie de ma nuance mêlée à toutes les autres qui l'accompagnent
jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Je ne sais ce qu'il adviendra de ce tissu. Le saurai-je jamais ?

Un tisserand de Finlande